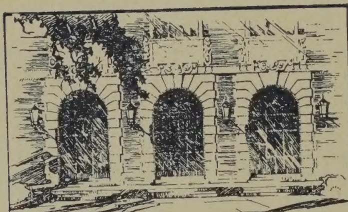




DU MÊME AUTEUR

La matière, l'esprit et l'intellect-vivant, essai de vulgarisation philosophique, en collaboration avec Dicaiarchos Carnéadès. Un vol. in-8 de XI-180 pages. Presses Universitaires de France, 1932.

La vigne, des origines à nos jours. Discours prononcé à la Distribution des Prix. Le Patriote de Châteaudun, nº 5.456, 17 juillet 1932.

Articles :

Humanisme à venir, ou vers une religion de l'Homme. Le Patriote de Châteaudun, nº 5.507, 12 janvier 1933.

Sous presse :

Contribution à la préhistoire locale. Dans le Bulletin trimestriel de la Société Dunoise, janvier 1934 et suivants.

L'ÉTAT ACTUEL DU BILINGUISME

CHEZ LES

MACÉDO-ROUMAINS DU PINDE

ET LE

ROLE DE LA FEMME DANS LE LANGAGE

B. RÉCATAS
PROFESSEUR DE LETTRES

L'ÉTAT ACTUEL DU BILINGUISME
CHEZ LES
MACÉDO-ROUMAINS DU PINDE
ET LE
ROLE DE LA FEMME DANS LE LANGAGE

AVEC CARTES, PHOTOGRAPHIES, TEXTES MACÉDO-ROUMAINS



PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON
MCMXXXIV

A MES MAITRES

MARIO ROQUES

ET

ISIDORE LÉVY

HOMMAGE RECONNAISSANT

INTRODUCTION

Les nécessités de la vie en commun, le désir de comprendre et d'être compris font faire à l'homme l'effort intellectuel qui est à l'origine du langage parlé. Celui-ci, tout comme le mythe, la coutume, la religion, l'art, le droit, n'est que le produit de l'âme collective qui à son tour résulte du concours des âmes individuelles ; il est donc un fait social. L'individu n'a pas créé ces habitudes sociales ; il les a reçues de l'éducation et à la suite d'une série de réactions et de contraintes, à la suite d'une lutte qui révèle la force de ses institutions, force qui vient de ce que ces « états dits collectifs sont communs à un grand nombre d'hommes, c'est-à-dire de ce qu'ils sont une somme de pensées et de croyances individuelles » [1]. Il ne dépend pas des individus isolés de les modifier ; devant servir à tout un groupe, elles ne peuvent changer qu'en vertu d'un accord, conscient ou inconscient, de ce même groupe. Mais la façon dont chaque individu les manie « contribue à en déterminer le développement ultérieur » [2]. Tous ces faits sociaux évoluent donc constamment : « on n'observe jamais une langue à l'état fixe ; le fait même qu'elle est parlée et en vertu des conditions d'existence du langage, toute langue évolue » [3]. Au cours de cette évolution (= passage d'un état à un autre

1. Halbwachs, *La doctrine d'Emile Durkheim*, dans la *Rev. Phil.*, t. LXXXV, p. 360, Paris, 1918.
2. Meillet, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, 1918, p. 12.
3. *Bulletin de la Société de linguistique*, Paris, 1908-1910, nº 56, p. XXIV.

gouverné par des lois) il y a, sans doute, des éléments novateurs et des éléments conservateurs. Qui ne connaît le rôle de la femme, par exemple, en tant que « gardienne des traditions domestiques et sociales? »[1] Si la femme est conservatrice en matière de coutume, de religion, etc., pourquoi ne le serait-elle pas en matière de langage ? Mais ce « conservatisme social » de la femme n'est pas le seul rôle que celle-ci joue dans l'évolution du langage. En quoi consiste l'éducation qui a pour objet de faire de l'enfant, et par suite de toutes les générations, un être social ? Il y a un élément psycho-physiologique d'une importance capitale que l'on retrouve dans l'évolution de toutes ces institutions sociales, c'est l'imitation. « Comment connaîtrions-nous la société sinon par les hommes qui en ont fait partie ? Quand nous observons une coutume, nous imitons les membres de notre groupe ; qui nous l'aurait apprise, si ce n'est eux » ?[2] Le caractère imitatif de l'acquisition du langage n'en est pas la moindre preuve. « L'âge où l'enfant apprend le langage est par excellence l'âge de l'imitation ; le rôle considérable de l'imitation nous montre le rôle considérable de l'entourage »[3]. « L'individu trouve en naissant le langage de son entourage qui s'impose à lui. Il se l'assimile dans la mesure où ses capacités physiques et psychiques le lui permettent, et il devient à son tour un agent propagateur »[4]. Même un chien domestique subit l'influence de ses maîtres dont il imite les intonations de voix[5]. Les oiseaux apprennent à chanter par imitation comme les enfants[6]. Si l'on admet que l'acquisition du langage articulé est fondée sur l'imitation, qu'elle a de cette façon un caractère essentiellement auditif,

1. MARION, *Études de psychologie féminine*, Paris, 1900, p. 61-70.
2. HALBWACHS, *op. cit.*, p. 362.
3. DELACROIX, *Psychologie du langage*, dans *Rev. Phil.*, t. LXXXV, p. 13-15 ; DUMAS, *Traité de psychologie*, t. I, p. 733-768.
4. SECHEHAYE, *Programme et méthodes de la linguistique théorique*, Paris, 1908, p. 108.
5. *Ibid.*, p. 84.
6. PAVLOVITCH, *Le langage enfantin*, Paris, 1920, p. 162.

qui donc l'individu naissant pourra-t-il bien entendre parler sinon ses parents, et parmi ces derniers tout particulièrement sa mère ? N'entend-on pas parler constamment de « langue maternelle » ? [1] C'est qu'en effet la parole se transmet — surtout à la campagne et dans les patois — de la bouche de la mère aux oreilles de l'enfant, qui s'efforce, dès le bas-âge, à répéter ce qu'il entend avec l'exactitude que comportent l'imperfection de son oreille et la paresse de ses organes [2]. Dès lors, la part de la femme dans le langage, d'abord comme conservatrice et ensuite comme éducatrice, saute aux yeux. Quelques faits enregistrés dans un parler local roman, le « macédo-roumain » — dans les parlers locaux les phénomènes linguistiques, etc., se développent avec une plus grande spontanéité — m'aideront à le démontrer. Mais qu'on me permette, avant de passer aux faits et pour leur compréhension même, de tracer aussi brièvement que possible le cadre géographique — physique et humain — dans lequel ces faits ont été relevés, et de faire tout d'abord une rapide incursion dans le passé.

1. MEILLET, *op. cit.*, p. 190-199 ; p. 151-153 ; VENDRYES, *Le langage*, Paris, 1921, p. 80 ; Ch. BALLY, *Le langage et la vie*, Paris, 1926, etc.
2. DAUZAT, *La vie du langage*, Paris, 1910, p. 20-22 ; VENDRYES, *o. c.* ; GILLIÉRON-ROUSSELOT, *Rev. des patois gallo-romans*, Paris, 1887, Introduction.

pastoral favorisé ou rendu nécessaire par la poussée slave vers le sud de la Péninsule Balkanique. Leur histoire [1] depuis ces premiers documents de la période byzantine jusqu'au XIXe siècle et même jusqu'à nos jours reste obscure. Je ne prétends donc pas la retracer ici, fût-ce en un résumé des plus courts et des plus incomplets. M. Ancel [2] dans son chapitre sur le monde roumain s'exprime ainsi : « Les discussions historiques et philologiques sur les origines roumaines sont inépuisables et vaines ». On peut toutefois affirmer que ces Βλάχοι restèrent longtemps après leur descente au sud de la péninsule balkanique à l'état nomade [3]. Sans domicile fixe, ne vivant que de leurs troupeaux, ils étaient soumis — le nature balkanique le veut pour tout le monde pastoral de la Péninsule — à la transhumance ou nomadisme saisonnier, ayant deux patries, celle d'été et celle d'hiver. Si bien que l'on finit par appeler Βλάχοι presque tous les bergers nomades de la Péninsule [4], notamment la tribu nomade grecque — les Saracatsans [5]. Il importe de noter dès

roumain), extrait de l'Annuaire de l'Institut d'histoire nationale de Cluj, 1923, pp. 91-117 ; c'est par la Bulgarie orientale qu'ils sont descendus en Thessalie et en Épire. Cf. ROSETTI, *op. cit.*, pp. 107-134 ; ROSETTI, *Chronique roumaine*, dans *Rev. de Linguist. Romane*, t. I, Paris, 1925, p. 160, etc.

1. On la trouvera résumée dans : WACE et THOMPSON, *The Nomads of the Balkan*, London, 1914 ; la Bibliographie y est très soignée ; IORGA, Compte rendu détaillé du livre de Wace et Thompson dans le *Bulletin de l'Europe sud-orientale*, II, 1915, p. 105-130 ; IORGA, *Histoire des Roumains de la Péninsule des Balkans*, Bucarest, 1919 ; CAPIDAN, Meglenoromînii, I istoria *şi* graiul lor, Bucarest, 1925 ; Aromînii, Dialectul aromîn. Studiu linguistic, Bucarest, 1932 ; BRATTER, *Die Kutzovalachische Frage*, Hambourg, 1907. On trouvera les principaux auteurs qui traitent en tout ou en partie la question dans le livre de Wace et Thompson, pp. 297-303. Voir, enfin, ma thèse en préparation, *Critique des ouvrages récents*.

2. ANCEL, Peuples et Nations des Balkans, Paris, 1926.

3. En examinant de près les chroniqueurs byzantins et latins qui mentionnent l'existence des Βλάχοι au sud de la Péninsule Balkanique, on voit que tous sont d'accord à les considérer comme des nomades ; d'où la conclusion d'Anna Comnena : *ὁπόσοι τε ἐκ Βουλγάρων καὶ ὁπόσοι τόν νομάδα βιον εἵλοντο, Βλάχους τούτους ἡ κοινή καλεῖν οἶδε διάλεκτος*, p. 395.

4. CVIJIC, *La Péninsule Balkanique*, Paris, 1918 : « à partir du moyen âge le nom de valaque (en serbo-bulgare Vlah, pluriel vlasi) perdit sa signification ethnographique et désigna chaque pasteur sans égard à sa nationalité » ; pp. 162-164. Cf. ANCEL : « Le marchand est un « Grec », l'intellectuel un « Serbe », sans doute en souvenir des moines d'autrefois, le berger un « Valaque », le laboureur un « Bulgare » ; Grec, Slave, Roumain, Albanais de la Montagne se ressemblent davantage entre eux qu'ils ne rappellent leurs compatriotes de la plaine » ; *op. cit.*, p. 135.

5. HÖEG, *Les Saracatsans, une tribu nomade grecque*, Paris et Copenhague, 1925

à présent que ce nomadisme contribua pour une large part au conservatisme de leur dialecte ainsi que de leur genre de vie et de leurs coutumes. C'est sous la domination turque — après 1400 — qui mit fin aux guerres interminables des peuples balkaniques que les pasteurs transhumants commencèrent à devenir petit à petit sédentaires : les huttes des campements pastoraux se transformaient tous les ans — car on aimait retrouver les mêmes pâtures « se servant chemin faisant des mêmes puits et empruntant les mêmes sentiers » — en petites maisons dont le groupement formait un village, qui à son tour devenait un bourg : telle est l'origine [1] de tous les bourgs importants d'aujourd'hui, de Metsovo, de Samarina, de Périvoli, Avdella, Siraku, Kalaritai. Longtemps même les nouvelles agglomérations ne furent que des abris pour les femmes et les enfants (car les Macédo-Roumains sont, comme leurs frères du Nord du Danube, très prolifiques). Libres de choisir entre leurs deux patries, celle d'été et celle d'hiver (montagne-plaine ou littoral), toutes deux à portée des meilleurs pâturages suivant la saison, les Macédo-Roumains préfèrent la montagne avec ses pins, ses sapins, ses hêtres; avec ses prairies verdoyantes et ses eaux courantes provenant uniquement des sources. La vie de la montagne est même pour eux une passion et un idéal : *aẹră bụnă ș ạpă arạțe :* aer bonus et aqua recens; preist er in enter Linie von seiner Heimat [2]. Faut-il voir là le souvenir lointain des Karpathes mêmes ou de l'Haemus? Que ces emplacements hauts, pittoresques et inaccessibles soient dus à l'amour de ces bergers pour « l'air pur et l'eau fraîche », à la commodité qu'ils offraient à leurs troupeaux, ou au désir de se mettre à l'abri des brigands et des soldats envahisseurs sur ces montagnes élevées et éloignées des grandes artères de la circulation, l'intéressant au point de vue linguistique c'est qu'ils isolaient complètement ces groupes humains. Conservé presque à l'état pur grâce au nomadisme de ceux qui le parlaient, le dialecte macédo-roumain devait encore se trouver à l'abri de toute invasion étrangère un peu dangereuse, même lorsque les nomades devinrent sédentaires : « Une population rurale ou montagnarde, isolée, repliée sur elle-même, peut parler longtemps un parler local avec

1. Wace et Thompson, *op. cit.*, pp. 144-205 ; il en sera longuement question dans mes deux thèses en préparation.

2. Weigand, *Die Aromunen*, Leipzig, 1894, p. 106. Voir système graphique à la fin.

des innovations propres »[1]. Pourtant, à examiner les choses de plus près on voit que les Macédo-Roumains devaient fatalement entrer en relations avec les populations voisines. Ceci est vrai dès l'origine, c'est-à-dire dès leur arrivée dans le Pinde. Bergers nomades, ils ont besoin de pâturages pour leurs troupeaux ; à qui s'adresser sinon à la population grecque (etc.) qui occupait cette région avant et après leur arrivée ? D'autre part, orthodoxes mais n'ayant pas de prêtres qui leur fussent propres, pouvaient-ils se passer de tout rapport avec l'église grecque ? On comprend, dès lors, que les Macédo-Roumains étaient forcés de devenir bilingues : ils devaient absolument comprendre leurs voisins, possesseurs du sol, et s'en faire comprendre. Leur bilinguisme ne pouvait que progresser quand ces nomades adoptèrent le genre de vie des villageois se faisant bâtir des maisons et se procurant tout, ou du moins l'essentiel de ce que nécessite une maison et une famille sédentaire : du même coup, leur vocabulaire, naturellement pauvre en raison de la pauvreté de leur vie sociale, devait s'enrichir par le procédé commun à toutes les langues, c'est-à-dire l'emprunt[2]. Peu à peu, il devait se produire une lutte des langues ; lutte, bien entendu, interne, pacifique, lutte due non à une contrainte quelconque exercée sur les individus — cette contrainte allait se faire sentir après 1913 seulement — mais à la volonté collective des Macédo-Roumains. « Cette volonté tient de l'intérêt qu'ont les individus à parler une langue dont l'usage ne soit pas étroitement restreint. Pas de contrainte ; la supériorité politique, économique, intellectuelle, le prestige de la religion et de la culture suffisent à déterminer les hommes à parler accessoirement, puis uniquement une langue qui n'était pas la leur[3] ». C'était grave ; quel serait le sort du macédo-roumain, idiome purement local qui ne pouvait être écrit ni enseigné et qui de plus interdisait toute relation dépassant les limites du village ? Aurait-il assez de force et de fierté pour résister et conserver toujours son indépendance ou se laisserait-il substituer cet autre parler (le grec) supérieur à tous les points de vue puisqu'il l'enserrait de tous les côtés et pénétrait

1. Terracher, *Les aires morphologiques dans les parlers populaires*, Paris, 1914, p. 223 (note).
2. Oscar Bloch, *La pénétration du français dans les parlers des Vosges méridionales*, Paris, 1921, pp. 47-112.
3. Meillet, *op. cit.*, pp. 145-146.

jusque dans son sein ? Elisée Reclus [1] s'exprimait déjà en ces termes : « Quoique très fiers de leur origine latine (ceci est vrai encore aujourd'hui, et les gens riches ou cultivés de Metsovo, par exemple, aiment se croire les descendants des pâtres de la République romaine), ils ne peuvent que s'helléniser peu à peu, à cause du milieu qui les entoure : presque tous les mots de leur idiome qui désignent les objets de la vie civilisée sont de racine (mais de racine seulement : ceci a son importance) hellénique ; leurs prêtres, leurs instituteurs prêchent et enseignent en grec ; eux-mêmes, savent tous (tous ? nous verrons qu'il s'agit à peine de la moitié) le grec, et, comme nationalité ils se perdent par une émigration à outrance ». Cvijic [2] parle sur le même ton désespérant : « C'est un peuple qui disparaît ; les Aromouns se sont slavisés ou grécisés ». Par contre, Heuzey [3] voit les choses autrement : « Leur dialecte qui passe aujourd'hui pour rude et inculte paraît même se rapprocher de la langue latine plus que celui des autres tribus valaques ». Et surtout les Anglais Wace et Thompson [4] : « bien que l'adoption des mots étrangers puisse obscurcir la langue pour ceux qui n'en ont qu'une connaissance rudimentaire, la grammaire qui est la base essentielle d'une langue montre son vrai caractère latin », c'est-à-dire roman : c'est là une vérité incontestable. Voici enfin l'opinion de M. Meillet [5] : « Les Koutso-Valaques de Macédoine, séparés du royaume de Roumanie, n'ont pas d'intérêt à garder leur parler de type roumain ; » et de M. Ancel [6] : « Le demi-million de Vlaques ou Aromounes qui vivent en dehors de cette grande Roumanie, sur les rives du Danube bulgare, du Timok serbe, sur les monts de la Macédoine et du Pinde, se servent du roumain ; mais il n'est ici, noyé dans le grec ou le slave, qu'un idiome local, sans influence civilisatrice, nationale. » Je crois inutile de prolonger davantage ici cette courte incursion forcément trop générale et trop disparate dans le passé des Macédo-Roumains et de leur dialecte, et je pose tout de suite les questions : Quel

1. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, Paris, 1876, I, p. 175.
2. Cvijic, *op. cit.*, pp. 162-164.
3. Heuzey, *Le mont Olympe et l'Acarnanie*, Paris, 1860, pp. 44-49 267-280 ; Ibid., *Excursion dans la Thessalie turque en 1858*, Paris, 1927.
4. Wace et Thompson, *op. cit*, p. 226.
5. Meillet, *op. cit.*, p. 254.
6. Ancel, *op. cit.*, p. 88.

est l'état actuel du bilinguisme des Macédo-Roumains du Pinde ? Les habitants sont-ils tous bilingues ou non et dans quelle mesure ? Les classes sociales jouent-elles un rôle dans le langage et lequel ? Comment, enfin, se sont opérées et s'opèrent encore la pénétration (ou la substitution s'il y a lieu) du grec dans notre dialecte ? Quelques faits enregistrés à Metsovo serviront de réponse. Mais avant de passer à l'examen de ces faits, il ne serait peut-être pas inutile de tracer aussi brièvement que possible le cadre géographique (physique et humain) dans lequel ils ont été relevés.

II

Metsovo est « la plus grande et la plus importante ville » macédo-roumaine du Pinde. Elle entre dans l'histoire dès 1380 [1], mais son développement ne commence qu'à partir de 1659, grâce aux privilèges octroyés à cette date par le gouvernement turc. La documentation qui fait presque totalement défaut avant 1658, est ici suffisante et sûre parce que nous possédons [2] les « firmans » officiels octroyant toute une série de privilèges d'ordre politique, économique, religieux et même judiciaire, et qui assuraient au petit village que devait être alors Metsovo [3] une quasi-autonomie. Jusqu'à l'octroi de ces privilèges, Metsovo consistait en deux groupes de huttes et de petites maisons séparées par une rivière (une des sources de l'Arachtos). L'un était appelé *Nkiạre*, à cause de sa position nordique : le soleil n'apparaît que très tard dans la matinée et « se perd » (= *kĭạre*, 3[e] personne, singulier, du verbe *kiṛịre* (Latin :

1. *De Rebus Epiri*, 1380 : ἀλλὰ καί ὁ τιμιώτατος ἐν ἱερομονάχοις κύρ Ισαΐας, καθηγούμενος τοῦ Μετζ(/)δου, etc., p. 227

2. Ces « firmans », au nombre de 10 — l'octroi des privilèges était renouvelé lors d'une succession au trône impérial — rédigés en turc, se trouvent aujourd'hui dans les Archives de la commune de Metsovo ; le gouvernement grec en a fait traduire le premier, qui lui a servi de document lors de la séparation des communes limitrophes. Je me suis procuré la traduction en question, ainsi que des reproductions photographiques des 10 « firmans » originaux. En outre une traduction de ce document avait été tentée par Aravandinos : χρονογραφία τῆς Ἠπείρου :

I, II, Athènes, 1856-57 ; et Jules Blancart la reproduit dans : *La Grèce moderne*, Cours professé à la Faculté de Lettres de Marseille, Paris 1882, Épire-Thessalie, p. 60. Voir photographies des « firmans ».

3. J'ai trouvé dans les Archives de Metsovo un poème adressé à Stergios Flocas, quasi-fondateur de Metsovo, car c'est grâce à ce chef berger que l'octroi des privilèges a eu lieu, et qu'à leur suite le petit hameau pastoral devint bourg important :

Μέτσοβον μέσῳ βουνῶν, πατρὶς εὐεργετῶν, διῃρημέν' εἰς τμήματα ἄνήλιο καὶ Προσήλιο, τοῦ Φλόκα τό ἑδραίωμα καὶ τῶν Βλαχοποιμένων, etc...

perīre) = se perdre, passif : tandisque *kirdeạre* (latin : *perdĕre*) = perdre, actif ; *kiẹru*, *kiẹri*, *kiạre* ; *kiẹrdu*, *kiẹrdzî*, *kiạrde*) très tôt l'après-midi ; la dénomination grecque d'aujourd'hui, Ἀνήλιο (= sans soleil), est la traduction exacte du terme macédo-roumain. Par opposition, le groupe d'en face était appelé *Nsurịnu* (= Latin : *serenus*) = partie ensoleillée. Le premier était bâti sur l'une des premières pentes du mont Péristeri appelée *Nfădzẹtu* (parce qu'elle est couverte de hêtres. Latin : *fagus*). Le second sur le flanc d'une colline du mont Lakmon (ou Katara). Le passage connu du Zygos sépare les deux monts nommés, et la petite source de l'Arachtos les deux parties du Metsovo primitif ; le couvent *Stă-Mărịe* se trouve sur la rive même de la rivière (du côté de *Nsurịnu*) : s'agit-il de ce même couvent dont le catégoumène est déjà mentionné dans le document de 1380 ? Mes recherches personnelles sont trop incomplètes encore pour que je puisse me prononcer ici. En tout cas, les plus anciennes maisons et les plus anciennes familles de Metsovo se trouvent être voisines du couvent : *la-gĭọṣaṇĭ* (latin : *deorsum*), à 1.000 mètres du niveau de la mer [1] ; petit à petit le hameau gravissait, et les dernières maisons sont aujourd'hui tout près du sommet de la colline : *la-sụṣaṇĭ* (latin : *sursum*) à 1.250 mètres (la place centrale du bourg appelée *Kặmpuri* se trouve à 1.162 mètres). Les privilèges accordés en 1659 embrassent les deux parties : la séparation de *Nkiạre*, resté toujours petit hameau — il compte à peine une centaine de familles, 650 habitants [2] — a peut-être eu lieu après le despotisme d'Ali-Pacha. Ce point, comme tant d'autres, reste encore obscur et aujourd'hui les habitants se trouvent souvent en conflit sur les limites des pâturages et même du territoire cultivé. Après la séparation, la dénomination Metsovon — en grec, *Amịntṣu* — en macédo-roumain, remplace celle de *Nsurịnu*, et le hameau, grâce à sa situation géographique, devint peu de temps après 1659, le bourg le plus important de la région (presque après Janina), si bien que « dès le siècle de Louis XIV, la France avait un entrepôt de produits — poil de chèvre et toisons — à Met-

1. Les chiffres hypsométriques m'ont été passés par des officiers grecs chargés de la topographie de l'Épire (étés 1926-28).

2. D'après le dernier recensement officiel auquel le gouvernement grec procéda en 1928 ; toutefois ces chiffres sont très relatifs, puisque, comme on le verra par la suite, le 1/3 au moins de la population est absente pendant 4 ou 6 mois sur 12, ou même, quelques centaines d'habitants pendant plusieurs années ; ceci pour ous les bourgs macédo-roumains du Pinde.

sovo »[1] ; il compte aujourd'hui plus de 800 familles, 2.400 habitants. Quant à la dénomination même du bourg, elle est comme tout le reste de son histoire restée obscure en dépit de toutes les discussions, car on en trouve pour tous les goûts : pour les grécisants : Μεσοβούνιον (= au milieu de la montagne) ; pour les slavisants : Матјово (= ville des ours) ; pour les italinisants : A-Mincio (= fleuve de l'Italie septentrionale) ; pour les latinisants : A-Mensa (parce qu'au centre de la ville se trouve une petite place ayant la forme d'une table ronde) ; enfin pour les roumanisants : *A-Mųntsî* (= dans les montagnes) ou *A-Mịtșu* (= nom propre : la ville de *Mịtșos*). Je n'ai pas d'opinion personnelle à ce sujet, et je crois que la véritable étymologie n'est pas encore trouvée. Toutefois, on ne pourra la trouver que du côté strictement macédo-roumain ; et déjà on y aperçoit un nom composé de la préposition A (= vers, mouvement-lieu) tout comme *in* dans *N-kiąre* etc. ; *A-Męru*, etc. Cela est d'autant plus exact que l'habitant n'est pas nommé *Amịntșanu* (ni *Nkirișǫtu*, ni *Amęranu*), mais *Mịntșanu* (*Kirișǫtu*, *Męranu*).

Enfin l'état « pré-macédo-roumain » de la région n'est pas moins obscur ; à Voutounos, petit hameau macédo-roumain situé à une distance d'une heure et demie de marche de Metsovo, on trouve toutes sortes de ruines : restes des murs dits pélasgiques, mais surtout de nombreux vestiges de la période hellénistique : quantité de monnaies (d'or, d'argent et de cuivre) que les paysans découvrent tous les jours en cultivant leurs terres ; personnellement j'ai fait déterrer deux tombes, dont l'une portait l'inscription que voici (voir murs pélasgiques et stèle funéraire photographiés) :

ΑCΑΝΔ · C / ΠΟΛΥΝΙΚΟΥ / ΑΝΕΡΗ / ΔΕΞΑ . . .

l'autre contenait un tout petit pot funéraire et une assiette, tous deux en terre cuite et placés de côté et de l'autre de la tête ; toute la terre y est pleine de morceaux de briques et la petite colline qui porte ces vestiges est appelée par les Macédo-Roumains *Nkătăfịe* (= Καταφύγιον). Un peu plus loin on trouve un lieu nommé *Lăhanǫkastro*, où en effet on voit les ruines d'un autre mur de période plus récente (probablement byzantine). A ne considérer que les monnaies (de provenance hellénistique, romaine, slave, byzantine) on pourrait reconstituer une partie de l'histoire de cette

1. Iorga, *op. cit.*, p. 41.

région dans l'antiquité et au moyen âge. Vu la position stratégique de l'emplacement, toutes les périodes de l'histoire ont dû y être représentées (point de contact entre la Thessalie, Macédoine, Épire, Etolo-Acarnanie). A Metsovo rien de semblable : pas la moindre trace de vestiges anciens ni de ruines. Seulement à la limite de la ville du côté de la Macédoine, un nom de lieu, *Mperitoạre*, évoque l'existence d'un ancien camp militaire romain (c'est l'avis de Wace et Thompson ; et M. Carcopino [1] le croit également possible). A *Nkiạre*, enfin, un endroit nommé *Mpalohọre* où l'on voit quelques ruines de maisons et où l'on a trouvé quelques monnaies (d'or) de la période byzantine, et un autre nommé *La-gręzli*, prouvent que des populations grecques avaient jadis habité (ou simplement passé) cet endroit. Sans doute les invasions, et particulièrement l'invasion slave qui a laissé des traces si marquées dans la toponymie de toute l'Épire, avaient-elles balayé les populations grecques isolées sur ces montagnes du Pinde, de telle sorte que nos Macédo-Roumains, les ayant trouvées vides et à leur goût, s'y installèrent, d'abord en semi-nomades et à partir de la conquête turque en sédentaires définitifs.

Au point de vue géographique, Metsovo occupe le versant d'une colline qu'entourent de tous côtés de hautes montagnes. Le centre de la ville est à 1.162 mètres ; à l'est le Lakmon (ou Katara), massif secondaire de la chaîne pindienne — 1.650 mètres d'altitude ; il est d'une importance topographique capitale : c'est le centre de la répartition des eaux ; cinq fleuves, séparant cinq régions de la Grèce (Achéloos, Pinée, Aliakmon, Aoos, Arachtos séparant l'Épire haute et basse, la Macédoine, la Thessalie, l'Etolo-Acarnanie) prennent leur source dans le Lakmon. Au nord et à l'ouest, le second hémicycle montagneux — le mont Péristéri, l'une des plus hautes cimes de la chaîne pindienne — 2.100-2.350 mètres. Metsovo, entouré par ces deux monts, se trouve complètement isolé et, l'hiver, pendant 3-4 mois, ne peut communiquer sans danger que du côté de Janina, grâce à l'Arachtos qui sert de route. Ceci reste vrai malgré tous les efforts : « Metsovo avec ses habitants forts et robustes est une position indispensable pour les communications de l'Épire et de la Thessalie. Sans eux, le passage de Zygos

1. Wace and Thompson, *op. cit.*, p. 170 ; M. Carcopino, Cours sur les guerres de la République romaine en Orient, professé à la Sorbonne.

[*N-Djụgu*] obstrué par la neige et extrêmement dangereux serait impraticable tout l'hiver jusqu'au printemps »[1]. Ce passage du Zygos sépare le Lakmon du Péristéri. Un col secondaire que les Macédo-Roumains de la région appellent « *Djụglu-di-Amẹru* », ouvre la porte de la Macédoine. Grâce à ces deux cols et à l'Arachtos, Metsovo est destiné à devenir un grand centre de relations humaines et un nœud de voies de communications le jour ou l'automobile ou le chemin de fer grimperont là-haut.

Rappelons simplement que la chaîne pindienne[2] (gréco-albanaise) prolongement vers le sud de la chaîne dinarique (serbo-croate), continuant elle-même les Alpes de l'Europe centrale, est due à la poussée des plissements tertiaires tout comme les Alpes et les Pyrénées. De là sa morphologie alpine : les hauts plateaux alternant avec les cimes déchiquetées, séparés les uns des autres par des vallées transversales et longitudinales, d'où une différenciation extrême de la région et la répercussion qu'elle a eue sur le développement politique. De là aussi un climat de montagne : hivers longs et froids, la neige couvre tout le pays pendant 3 mois au moins ; étés courts à nuits très fraîches ; pluies de printemps, mais surtout d'automne. De là, enfin, une végétation alpine et presque étagée : jusqu'à 1.000 mètres les quelques champs de maïs — principale culture —, les arbres fruitiers, les jardins autour des maisons et autour de la ville ; sur toutes les pentes abruptes et jusqu'à 1.600 mètres d'altitude côte à côte les forêts admirablement conservées de hêtres, de sapins et de pins ; l'yeuse occupe moins de place ; partout où il n'y a pas de forêts le sol est couvert de makis (sous-bois) ; au delà de 1.600 mètres il n'y a plus d'arbres mais seulement des pâturages d'été (prés alpins).

Naturellement, la vie humaine y est subordonnée aux conditions physiques. L'agriculture tient une place plus large qu'on ne le croit en général ; elle est pratiquée à l'aide des bœufs ou à la bêche ; on cultive surtout le maïs, la pomme de terre, un peu de céréales. Chaque maison a son jardin et ses arbres fruitiers (surtout noyer, cerisier, prunier). C'est l'élevage qui fait vivre la majorité de la population ; il est combiné presque toujours à l'agriculture à laquelle

1. Blancart, *op. cit.*, p. 60.
2. Cvijic, *op. cit.* ; Reclus, *op. cit.*, p. 179-180 ; Cvijic, Grundlinien der Geographie und Geologie von Mazedonien-Thessalien-Epirus-Nordalbanien, Gotha, 1908.

il fournit le fumier et d'autres avantages. Le mouton prédomine : 18.550 têtes [1] ; il obéit au nomadisme saisonnier ; pour accompagner leurs troupeaux, les bergers quittent le pays et leur famille depuis le mois de septembre jusqu'au mois d'avril ; les pâturages d'hiver sont achetés sur tout le littoral Adriatique (Prévéza) ; puis autour de Janina et de Trikkala. Après le mouton vient la chèvre, qui ne quitte jamais le pays : 3.000 têtes ; grâce à cet avantage, il n'y a pas, comme pour le mouton, que des éleveurs en gros ; les 2/3 de la population possède quelques chèvres — de 2 à 5 têtes par famille ; là où il n'y a pas de chèvres, il y a une vache ; souvent l'un et l'autre ; de cette façon tout le monde a son lait ; il y a pour cela des bergers communaux qui, tous les matins, reçoivent ces bêtes pour les faire paître et tous les soirs les remettent à leur propriétaire : les enfants de ces derniers les aident le matin et le soir. La vache tient beaucoup moins de place : 300 têtes. Il y a environ 60 paires de bœufs qui cultivent, outre les champs de leurs propriétaires, les champs de ceux qui ne possèdent pas de bœufs vu la moindre étendue de leurs terres cultivables (presque la moitié de la population). Vient enfin le cheval, ou plutôt le mulet, cette pauvre bête qui sert de tout, puisqu'elle est l'automobile et le chemin de fer infatigable de ces montagnards, qui, du reste, n'entrent dans l'histoire que comme conducteurs de chevaux. C'est grâce à eux que la moitié de la population ne meurt pas de faim. Leurs parcours étaient jadis très lointains, ils duraient plus d'un mois souvent, puisqu'on allait jusqu'à Monastir et même Salonique (quand la Thessalie, devenue grecque, leur fut fermée). Il n'y a que 5 troupeaux quelque peu importants de chevaux (de 12 à 40 têtes chaque troupeau) ; ils appartiennent aux chefs bergers. Les conducteurs de chevaux sont au nombre de 40 ; ils possèdent d'ordinaire 2-3 têtes ; quelques-uns en ont de 7 à 12. Les 30 familles de « forgerons » ont à elles seules plus de 50 ânes. Restent ceux des habitants qui ne sont ni agriculteurs, ni pasteurs, ni conducteurs de chevaux : environ la moitié de la population, je veux dire de la population masculine (les femmes s'occupant toujours d'agriculture et même d'élevage). Ce sont pour la plupart des maçons et des menuisiers ; ils émigrent (pour une saison seule-

1. Ces chiffres m'ont été passés par le percepteur de Metsovo lui-même ; ils valent pour l'année 1927-28.

ment, quelquefois pour toujours) quand il n'y a rien à faire dans la ville même. Viennent enfin les artisans : cordonniers, tailleurs ; fabricants de bâts, de tonneaux ; bûcherons, charbonniers, petits commerçants, meuniers, épiciers. Il y a 5 restaurants, 2 hôtels, 8 cafés. Viennent ensuite les familles riches et cultivées, une cinquantaine : la plupart d'entre elles ne passent que l'été à Metsovo, elles hivernent dans les villes grecques. Il y a 3 couvents, 8 églises (Metsovo a son saint : saint Nicolas le jeune, pendu à Janina par les Turcs vers 1750), une école enfantine mixte, une école primaire de garçons, une autre de filles et une école primaire supérieure mixte. C'est dans cette dernière moitié de la population que ce sont toujours recrutés — et se recrutent encore aujourd'hui — les émigrants qui ne retournent plus à Metsovo. A Trikkala, sur 12.000 habitants, 4.000 seulement sont des descendants de Grecs ; tous les autres sont de purs Valaques ou des Valaques hellénisés. A Janina, tous les gros commerçants sont des Valaques ; on en trouve partout : à Prévéza, Larissa, Volos, Salonique, Athènes. Ils ont aussi beaucoup émigré à l'étranger : de préférence en Roumanie ; puis en Égypte, à Constantinople, etc. Malgré cette émigration « à outrance », comme on l'a dit, la population est loin de diminuer : les Macédo-Roumains sont très prolifiques : à *Nkiạre*, sur 100 familles (chiffre total), il n'y en a que 2 à n'avoir pas d'enfants; elles étaient mal vues, si bien que l'une d'elles a dû adopter un garçon (pris dans une famille apparentée et en ayant plusieurs) ; 40 familles ont de 2 à 3 enfants, toutes les autres en ont plus de 3. La proportion est à peu près la même à Metsovo (où il y a 800 familles). Il n'y a aujourd'hui que 3 vieux garçons (2 intellectuels et un sourd-muet) ; je ne connais qu'une vieille fille (qui est du reste fortement bossue). Les naissances l'emportent sur la mortalité :

	Naissances	Sexe masc.	Sexe fém.	Décès	Sexe masc.	Sexe fém.
1929	103	60	43	55	24	31
1930	81	39	42	61	33	28
1931	93	43	50	40	20	20

Les naissances auraient pu l'emporter bien davantage encore sur la mortalité si les femmes, se soignaient elles-mêmes beaucoup plus qu'elles ne le font et si elles soignaient assez leurs enfants. Presque la moitié de la population souffre d'ailleurs de la fatigue, de la

misère et des privations ; et je puis affirmer que sans « l'air pur et l'eau fraîche » de cette généreuse et magnifique montagne, la mortalité aurait décimé bien plus que l'émigration cette peuplade si loin de la civilisation contemporaine et des facilités que celle-ci offre à la vie.

Avant de terminer cette sommaire description de la population de Metsovo, il faut dire un mot sur une trentaine de familles laissées à part, parce qu'elles forment un quartier à part : « La *Gifți* » (Γύφτοι). Elles sont installées un peu à l'écart du reste de la ville, dans « *Vạlea-a-ğifțălor* ». Leur langage, de même que leurs coutumes, leurs habitations — véritables cabanes misérables — présentent un grand nombre de particularités que je n'ai pas eu l'occasion d'étudier. C'est une classe sociale à part, inférieure à toutes les autres : leur nom (de groupe social) est une insulte. Mais les services qu'ils rendent à toute la population de Metsovo et à celle des villages environnants sont des plus importants : ils ont le monopole exclusif de la forge — leur principale occupation — et de la musique : grâce à eux on peut danser sur la place publique ou dans les grandes cours des églises tous les dimanches et les jours de fêtes ; il est impossible qu'un mariage se fasse sans eux, fût-ce le plus pauvre ; il y a même un « restaurant-concert » presque tous les soirs (surtout l'été, quand les bergers, après leur longue absence causée par la transhumance ont soif de plaisirs locaux). Ainsi, méprisés pour tout le reste de leur vie, ils deviennent très sympathiques grâce à leur « lyre » enchanteresse. Ce sont eux enfin qui ont le monopole de l'extraction de l'ardoise qui sert à couvrir toutes les maisons, et même de la pierre à bâtir : leurs ânes, conduits par leurs femmes aussi chargées que les premiers, transportent ce matériel du chantier chez l'acheteur.

L'industrie est réduite aux seuls produits de l'élevage ; ce sont principalement : la laine, le poil de chèvre, les peaux, le beurre et le fromage qu'on exporte en grande quantité. Autres produits exportés : bétail sur pied et noix. La laine est exclusivement travaillée par la femme. 6 maisons sur 10 ont leur métier à tisser ; elles ont, toutes, les autres instruments qu'exige le travail de la laine (filatures de toutes sortes, etc.). Chaque maison confectionne de quoi habiller tous les membres de la famille et toute l'installation intérieure ; elle fait son pain (comme elle cultive son jardin et entretien au moins 5 poules). Il en résulte que cette peuplade

essentiellement pastorale, et agricole pour la moitié, achète très peu : elle achète surtout du riz, de l'huile, du sucre, du café, du savon (Leake parle avec admiration de la propreté dans laquelle les femmes tiennent leur maison et leur intérieur, il dit que dans aucun village grec on ne rencontre quelque chose d'analogue), des couleurs pour teindre les étoffes, quelques tissus fins. Chaque famille se procure l'été tout ce dont elle aura besoin les 4 à 5 mois d'hiver pendant lesquels on ne bouge presque pas de chez soi. La moitié de la population environ achète son pain — maïs ou blé — pour toute l'année ou une partie seulement. L'été, il y a presque tous les huit jours un marché local, au centre de la ville ; on y vend surtout du maïs, du blé et quelques autres produits alimentaires. Il y a enfin une grande foire régionale pour la fête du prophète Elias (20 juillet), qui dure 4 jours. Le commerce du bétail sur pied y joue le premier rôle ; viennent ensuite les autres produits de l'élevage.

Metsovo est entouré, enfin, de villages macédo-roumains ; les voici. 1) *Nkiạre,* dont nous avons déjà parlé et qu'il faut plutôt considérer comme un quartier de Metsovo ; la distance qui les sépare, si l'on néglige le passage de la petite rivière, n'est que d'une demi-heure ; très souvent, comme leurs maisons se font face de part et d'autre de la rivière, les habitants de *Nkiạre* et ceux de Metsovo s'appellent de loin et entrent ainsi en conversation à distance. Les relations économiques sont très intimes, des intermariages ont lieu constamment, les garçons qui désirent obtenir leur brevet partent tous les matins de *Nkiạre*, où il n'y a qu'une école enfantine et une école primaire mixtes, suivent leurs cours à Metsovo et le soir rentrent chez eux (à *Nkiạre*) ; il s'ensuit que les deux parties constituent une unité linguistique presque absolue : toutefois, le parler du groupe de *Nkiạre* est plus conservateur, plus pur, les habitants étant en grande majorité (75 familles sur 100) des bergers et des agriculteurs. 2) *Mvoutounọsu* [1], petit village macédo-roumain de 40 familles, situé à une heure et demie de marche de Metsovo ; là aussi les relations avec Metsovo sont très fréquentes, il y a même des intermariages ; ainsi il ne présente pas de particularités linguistiques importantes. En face de lui et à

1. Population d'après le même recensement que ci-dessus : *Mvoutounọsu* 200 habitants, *Amẹru* 720, *Malakạssi* 800, *Trăpțịște* 426.

une heure de distance (2 h. 1/2 de Metsovo) se trouve le seul village (150 familles) limitrophe de Metsovo qui soit de langue grecque ; il s'appelle en grec Δερβενδίστα, en macédo-roumain *Trăptiște*; il est complètement isolé, au pied même de la plus haute cime du mont Péristéri ; l'influence du macédo-roumain sur leur parler est évidente. 3) *Amẹru*, petit village macédo-roumain de 120 familles, situé à 3 heures de distance de Metsovo et séparé de lui par une des cimes du mont Lakmon (où le Zygos de *Amẹru*) ; il présente des particularités linguistiques à peu près analogues à celles du 4) et dernier village macédo-roumain limitrophe de Metsovo : *Malakạssi* (300 familles + 30 familles albano-valaques nomades). Situé derrière le Zygos (le passage qui mène d'Épire en Thessalie) et à 4 heures de distance de Metsovo, il présente des particularités dialectales nettement marquées : par exemple *a* latin suivi d'*n* passe à *â* et non à *ă*, comme à Metsovo : *pâne, grânu, lână, brânu, prândzu, pântică, sânătạte, vârnu*, etc. ; il possède la forme *ẹlu*, du pronom personnel, forme qui est en train de disparaître à Metsovo (remplacé par *aţẹlu*) ; le vocabulaire varie aussi : les mots *nkărkătoạre, vigḹiạre*, etc. sont inconnus à Metsovo, qui leur substitue les mots *vuţẹlă, hărnịre*, etc., etc.

Il est temps de résumer tout ce qui précède.

Metsovo, colonie roumaine en territoire grec, a beau être protégée par une double ceinture de remparts, l'une physique — la montagne, l'autre humaine — les villages macédo-roumains limitrophes : sa situation économique d'une part, sa situation politique de l'autre, ont imposé le bilinguisme à ses habitants. La première est commandée par la nature du sol et le milieu géographique qui ne permettent pas aux Macédo-Roumains de vivre isolés et repliés sur eux-mêmes : transhumance pour les pasteurs, voyages incessants pour les conducteurs de chevaux, émigration saisonnière pour une partie des artisans et non pas la moindre, émigration saisonnière des familles riches et cultivées, voyages fréquents des commerçants — il n'y a que les agriculteurs s'occupant uniquement d'agriculture, les bergers de chèvres et une petite partie des artisans (à peu de chose près le 1/3 des hommes) qui ne bougent pas de Metsovo — tout montre assez combien la population est active et mobile ; et pour peu qu'elle dépasse ses frontières (ou plutôt celle des villages macédo-roumains qui l'entourent), elle est obligée de comprendre ses voisins grecs et d'en être comprise ; comment pourrait-elle

vivre autrement ? S'il n'y avait encore que les relations économiques, qui, en somme, n'agissent que sur les 2/3 des hommes seulement. Mais le bilinguisme y est de plus imposé par l'intervention de l'État et de la diffusion de la civilisation qui lui est liée : la religion, l'école (instruction obligatoire), l'administration (tribunaux, etc.), le service militaire, le renouvellement des techniques, l'infiltration des mœurs citadines, tout travaille au profit de la langue officielle (nationale) ; et cette situation, du moins en partie, ne date pas seulement de 1913 — date à laquelle l'État grec succéda à l'État turc : il remonte à l'origine presque de l'établissement de la colonie roumaine dans le Pinde. Car l'Islam, depuis 1400, n'a guère transformé le genre de vie des peuples balkaniques qu'il faisait payer par ses gouverneurs et surveiller par ses soldats ; au contraire, l'antagonisme religieux attacha notre colonie chrétienne dès le début à la cause de l'hellénisme chrétien contre les « Infidèles ». Comment résister à toutes ces attaques ? Beaucoup alors déclarèrent la faillite du dialecte macédo-roumain : Reclus, Cvijic, etc. Weigand lui-même se trompe quand il dit : « Il y a même une multitude de femmes âgées qui, d'une façon générale, ne connaissent point le grec ». Que signifie ce jugement sinon que tous les habitants de Metsovo sont bilingues, à l'exception d'un certain nombre de femmes âgées, qui ne savent parler que le macédo-roumain ? Mais notre colonie, fût-elle composée exclusivement d'hommes, ceux-ci ne sauraient nullement être tous bilingues. A plus forte raison, s'il y a à la fois des hommes et des femmes et que les uns ne jouent, ne peuvent jouer dans la société le même rôle que les autres. Déjà on a pu constater que le 1/3 environ des hommes ne bougeaient pas de Metsovo (ni pour affaires ni pour leur agrément) ; or, comment ceux-ci seraient-ils devenus bilingues ? Qui leur aurait appris la langue étrangère en plus de leur langue maternelle ? Et ce que Weigand prétend à l'égard des femmes, peut très bien s'appliquer aux hommes : en effet, beaucoup d'hommes (le 1/3), âgés en général, ne savent d'autre langue que le macédo-roumain. Quant aux femmes, la question mérite un examen plus particulier [1].

1. WEIGAND, *op. cit.*, pp. 149-154, description de Metsovo.

III

Je me suis hâté, plus haut, de distinguer à l'intérieur de la région étudiée (*Amințsu et Nkiare*) deux grands groupes sociaux — il n'y en a pas d'autre si l'on excepte celui des forgerons que j'ai mis à part — l'homme et la femme, en partant du principe bien connu que la femme, tout en jouant un rôle aussi important que l'homme dans la société, n'y joue pas le même rôle. Il ne serait peut-être pas inutile, pour bien mettre en évidence le rôle de la femme en tant qu'être social, d'analyser sommairement ce principe.

C'est la maternité qui, sans être nullement une cause de l'infériorité pour la femme, fut le point de départ de la spécialisation dans les fonctions sociales des deux sexes [1] : à l'homme la chasse, la guerre ; à la femme l'éducation de l'enfant, les occupations domestiques et familiales [2]. Cette division naturelle du travail effectuée dans l'intérêt de l'enfant, produira toutes les différences entre les deux sexes, différences fortuites et qui ne supposent aucune inégalité. Aujourd'hui encore, partout où l'on cultive la terre, chez les populations misérables de l'Europe (par exemple en Pologne et dans les Balkans), comme chez les peuples sauvages, la femme est contrainte aux travaux les plus durs et les plus pénibles et on l'y voit capable d'un effort aussi considérable que celui de l'homme. Mais le caractère pacifique de son existence — la femme est écartée des aventures — celle-ci fût-elle aggravée de pénibles corvées, ne pouvait manquer d'amener une prépondérance de l'homme : la femme eût à la longue le corps moins robuste, l'esprit moins hardi. Ces changements dans la nature physique et psychique du sexe féminin, une

1. Poirier, *L'infériorité sociale de la femme et le féminisme*, Paris, 1900, p. 13-15.
2. Letourneau, *La condition de la femme*, Paris, 1903, pp. 491-493.

fois suffisamment fixés, les caractères nouveaux se transmirent en vertu de la loi de l'hérédité et la situation générale de la femme devint rapidement très inférieure ; enfin l'éducation fit le reste [1]. Ce serait sortir du sujet que d'insister sur toutes les conséquences qu'a dû entraîner la spécialisation de la femme dans les occupations casanières et familiales. Je ne dirai un mot que de celles qui firent d'elles la gardienne des traditions domestiques et sociales, puisque le langage, qui seul m'intéresse ici, en est une. A quoi faut-il attribuer ce conservatisme social de la femme ? Sans doute au respect de l'autorité sous toutes ses formes et dans tous ses symboles, à sa dépendance naturelle et héréditaire [2]. Son rôle secondaire s'explique par l'infériorité économique qui l'assujettit à l'homme, par la conception de pudeur, par le manque d'éducation intellectuelle dont on l'a toujours privée [3]. Il n'y avait d'écoles pour les filles ni en Palestine, ni à Athènes, ni à Rome [4] ; la mère, dépourvue elle-même d'instruction, les initiait à quelques pratiques religieuses ; elle s'efforçait surtout de les préparer à leur rôle de maîtresses de maison, leur apprenant à filer, à tisser, à coudre ; elles vivaient à l'écart, ne voyaient guère que des parents ou des amies et ne rencontraient les jeunes gens de l'autre sexe qu'officiellement au cours des fêtes religieuses ; enfin on les mariait très jeunes. Au moyen âge [5] aussi on les mariait très tôt ; habituées aux travaux d'intérieur, elles ne recevaient que peu ou point d'instruction. Et dans combien de campagnes de l'Europe civilisée d'aujourd'hui les choses ne se passent-elles pas exactement de la même façon ? « Ainsi les femmes, dit Legouvé, sont des filles, des épouses, des mères ; une jeune fille a à peine assez de toute sa jeunesse et une femme de toute sa vie, l'une pour se préparer aux fonctions d'éducatrice, l'autre pour les remplir. » Voilà pourquoi la femme s'attache facilement aux usages : « faire ce qui se fait et faire ce qu'on doit c'est à peu près tout un » [6]. Elle ne fait travailler que la mémoire ; ayant rarement des opinions à elle, se contentant de celles de son entourage, « elle est

1. Letourneau, *ibid.*, p. 501 ; Marion, *op. cit.*, p. 45-47.
2. Poirier, *op. cit.*, p. 83-86 ; Marion, *op. cit.*, pp. 61-70.
3. Poirier, *op. cit.*, p. 86 ; Legouvé, *Histoire morale des femmes*, Paris, 1882, pp. 45-61.
4. Letourneau, *op. cit.*, pp. 379, 425, 449-453.
5. *Ibid.*, p. 478.
6. Marion, *op. cit.*, p. 176.

conservatrice obstinée, même des usages bizarres et futiles »[1] ; peu inventive et novatrice, elle est par contre très imitatrice[2].

Il me reste maintenant à entrer dans le vif de mon sujet : voir quel est le rôle de la femme dans le langage de Metsovo (*Amịnțșu* et *Nkiạre*) et quel est l'état actuel du bilinguisme chez cette peuplade.

Nous avons pu constater dans la première partie de notre étude que l'homme est forcément entraîné par son travail hors de la maison, même hors de son pays, les 3/4 du temps, et que la femme s'est spécialisée dans les occupations casanières et familiales. En effet, la femme est ici — comme à peu près partout dans les campagnes agricoles et pastorales — le pilier de la maison où l'homme réside très peu : le berger ne voit sa famille que tous les 8 jours en été ; l'hiver, pendant 4 ou 5 mois il ne la voit point. Le conducteur de chevaux ne couche chez lui qu'une ou deux fois par semaine. L'artisan rentre tous les soirs à la maison quand il travaille dans le pays natal ; mais, nous l'avons vu, il est obligé de s'absenter au moins durant 6 mois pour chercher du travail hors du pays. Le commerçant se trouve souvent loin de chez lui. Seul l'agriculteur ne bouge pas du pays ; mais cela ne veut pas dire qu'il se trouve tous les soirs parmi sa famille ; les champs, souvent situés à 1 ou 2 heures des habitations, ont constamment besoin d'être arrosés, soignés, gardés contre les troupeaux des bergers ou les bergers eux-mêmes, contre les animaux sauvages, surtout le sanglier (de temps en temps on constate aussi l'apparition de l'ours). La femme, même quand elle accompagne l'homme pour prendre part aux travaux des champs — seulement pendant les périodes principales de la culture : ensemencement, moisson, etc. — ne peut s'absenter longtemps de la maison, qu'elle retrouve alors tous les soirs, parce que son ménage et ses enfants l'attendent. Comme la Bédouine de l'Afrique du Nord[3], la femme macédo-roumaine pourvoit à l'alimentation et au vêtement de la famille, à l'entretien de la maison. Elle doit porter elle-même au moulin le blé ou le maïs que le meunier ne peut venir chercher dans chaque maison ; elle fait le pain, va chercher l'eau à la fontaine, toujours assez

1. Marion, *op. cit.*, pp. 199-201.
2. Paul Lapie, *La femme dans la famille*, Paris, 1908, pp. 200-207 ; Marion, pp. 79-81, 203-205.
3. Lapie, *op. cit.*, pp. 58-60.

éloignée ; elle fait la lessive, lave la laine, file, tisse, taille, coud, et comme il n'y a pas de tapissier, etc., toute l'installation intérieure de la maison est son œuvre. Bref, la femme doit rendre à un groupe de 5, 8, 12 personnes les services qui, ailleurs, ne sont pas l'œuvre de la seule ménagère, mais du boulanger, de la compagnie des eaux, du marché, de la blanchisseuse, des magasins, etc. La journée lui semble très courte, trop courte pour tout ce qu'elle doit faire. Jamais elle ne se couche avant minuit. L'été, dès 4 heures du matin, elle se lève : en compagnie de ses voisines, elle gagne les bois toujours éloignés de 4 ou 5 kilomètres ; là elle rassemble les « bois secs » [1] dont elle fait un énorme paquet qu'elle transporte chez elle avant 7 heures du matin, pour commencer ensuite sa tâche journalière [2]. On pourrait écrire des volumes s'il fallait entrer dans tous les détails concernant les occupations de la femme qui transforme la maison en véritable usine (surtout quand elle file et tisse). Mais son lourd fardeau de ménagère — incomparablement plus lourd que celui de l'homme — se résume dans ce qui précède, et je passe à l'autre, non moins lourd, de nourrice et d'éducatrice.

Car la femme macédo-roumaine est avant tout mère, puisqu'il n'y a pas de famille sans enfants. Comme nous l'avons vu au début de cette étude, l'enfant apprend toujours le langage de son entourage. D'où le rôle prépondérant et presque exclusif de sa mère qui est seule à s'occuper de lui jusqu'à l'âge de 5 ou 6 ans, date à laquelle il commence d'aller à l'école, de jouer avec les autres enfants, etc. Le langage se transmet ainsi d'une génération à l'autre par le fait psycho-physiologique de l'imitation, et le tout jeune Macédo-Roumain ne peut imiter que sa mère quand il apprend à parler [3]. Il parvient, malgré la complexité des éléments qui constituent le langage, à comprendre d'une façon complète et à reproduire presque sans altérations le langage maternel [4]. Sa puissance d'imita-

1. « *leąmne sikąte* » ou «*leąmne uskąte* ».

2. Tâche rude devant laquelle on ne peut s'empêcher d'admirer son courage, mais aussi de plaindre son sort.

3. Dauzat, *op. cit.*, p. 20 : « c'est la mère qui exerce une influence prépondérante sur le langage ; en cas de divergence entre le parler du père et celui de la mère, c'est, à peu d'exceptions près, la prononciation de la mère qui sera suivie ».

4. Meillet, *op. cit.*, p. 152-153; Dauzat, *op. cit.*, p. 22 : « Il faut constater — et admirer — la sûreté remarquable avec laquelle — après de longs efforts sans doute — l'enfant parvient à répéter exactement les sons maternels » ; Vendryes,

tion et d'assimilation est merveilleuse et au cours des trois premières années de sa vie, il acquiert beaucoup plus qu'il ne fait dans toute la suite; la perfection des acquisitions faites alors dépasse ce qui peut se réaliser plus tard [1]. L'acquisition du langage par l'enfant ne rentre pas dans le cadre de cette étude; elle est l'objet d'ouvrages spéciaux fort intéressants [2]. J'ai voulu simplement faire ressortir le rôle capital de la mère dans cette acquisition et par conséquent dans la transmission du langage d'une génération à l'autre. Si bien que « le changement linguistique [3] serait bien lent et il faudrait de longs siècles pour modifier la structure d'une langue, s'il se bornait à celui qui résulte de la transmission du langage de génération en génération ». Il suffirait que l'enfant apprenne à parler dans un milieu sensiblement homogène. Or, grâce à la femme en tant qu'être social, le milieu où le tout jeune Macédo-Roumain apprend à parler est extrêmement homogène malgré les influences venues du dehors, et le type du langage imité est sensiblement uniforme malgré le prétendu bilinguisme quasi-général de la population. Comment s'expliquent cette homogénéité et cette

op. cit., p. 42 : « pendant les premières années qui sont capitales pour le développement du langage, l'enfant emmagasine au jour le jour et continuellement des mots qu'il s'efforce à reproduire tels qu'il les entend ».

1. MEILLET, *op. cit.*, p. 152-153. VENDRYES, *op. cit.*, p. 42 : « C'est dans le premier âge que le système phonétique se fixe et il se maintient intact au cours de la vie, abstraction faite des accidents qui peuvent atteindre les organes ».

2. CLARA UND WILLIAM STERN, *Die Kindersprache*, Leipzig, 1907 ; GRAMMONT, *Observation sur le langage des enfants*, dans *Mélanges*, MEILLET, Paris, 1902 ; O. BLOCH, *Notes sur le langage d'un enfant* dans *Mémoires de la Société de Linguistique*, pp. 37-39, Paris, 1914, t. 18 ; RONJAT, *Le développement du langage observé chez un enfant bilingue*, Paris, 1913 ; PAVLOVITCH, *Le langage enfantin*, Paris, 1920.

L'apprentissage commence par l'emmagasinement chez l'enfant, qui ne peut encore prononcer, des impressions linguistiques — sons, mots — ; l'enfant reçoit ensuite le système phonique complet, se forme un vocabulaire, pendant que le langage articulé l'emporte sur le langage réflexe ; il arrive enfin à former des phrases : d'abord c'est un seul mot qui sert de phrase, les phrases de plus de 2 termes sont rares jusqu'au 19e mois, à partir duquel les combinaisons de mots se multiplient, si bien que, après sa 3e année révolue, l'enfant se préoccupe de formes grammaticales : alors il commence à parler, au sens propre du mot. Ainsi « toutes les opérations différentes pour lesquelles un vocabulaire, une grammaire et une syntaxe seraient indispensables à un étranger, nous les avons péniblement apprises dans notre enfance et nous finissons par les exécuter sans nous en douter presque, le sens de la phrase étant seul présent à la conscience ». DUMAS, *Traité de Psychologie*, Le Langage, t. I ; pp. 733-768.

3. MEILLET, *op. cit.*, p. 152-153 ; PAVLOVITCH, *op. cit.*, p. 180.

uniformité ? Par le fait que les sujets parlants ont eu constamment le sentiment et la volonté de parler une même langue, celle-ci transmise normalement de génération en génération [1]. Notre colonie roumaine, forcée par les circonstances de s'établir d'abord à l'état nomade, puis à l'état sédentaire sur un sol étranger, ne cessa jamais de croire qu'elle parlait autre chose que du roumain. Toutefois, malgré la continuité de la tradition, ce roumain, une fois transplanté loin du lieu d'origine par ceux qui le parlaient, ne pouvait pas évoluer de la même façon que le roumain dont il a été détaché : il en résulta le « dialecte macédo-roumain ». Au cours de cette évolution il subit des changements : d'une part, les éléments conservés ont pris des aspects différents, suivants les circonstances, le « substrat » ancien restant toujours le même ; en second lieu des éléments nouveaux se sont introduits sous l'influence et l'action des parlers des populations voisines. Dans le premier cas on se trouve en présence d'altérations de l'ancien roumain (altérations phonologiques et morphologiques), dans le second il s'agit d'éléments empruntés aux langues étrangères (le vocabulaire seul en a été atteint et non pas le système grammatical). Ces emprunts, même lorsqu'ils sont nombreux ne peuvent jamais, à eux seuls, provoquer l'abandon de l'ancien idiome devant l'invasion du nouveau : le sujet ne veut parler que sa langue traditionnelle et ne sait employer que le système grammatical de cette langue ; il ne fait qu'enrichir son lexique par des emprunts. Quant à ceux des habitants qui ont été contraints de devenir bilingues (les 3/4 des hommes, environ, ainsi que nous l'avons vu), ils usent successivement de l'une et l'autre langue sans jamais les mêler. Avant d'en appeler au témoignage des faits proprement linguistiques pour démontrer ce qui précède, voyons parmi les habitants ceux que le bilinguisme a atteint et ceux qui ne connaissent que le macédo-roumain. L'homme seul pouvait être touché par le bilinguisme, parce qu'il n'y avait que lui dont l'activité économique dépassât les limites du bourg. La femme est restée dès l'origine réfractaire à toute influence : c'est elle donc qui représente au cours de l'histoire évolutive du macédo-roumain l'élément conservateur par excellence. Enfant, la petite fille macédo-roumaine n'a appris jusqu'à l'âge de six ans que le langage de sa mère qui a toujours eu le sentiment et la volonté de

1. MEILLET, *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, 1921, p. 81.

parler roumain. L'instruction primaire étant obligatoire jusqu'à treize ans pour les deux sexes, la jeune fille — comme le garçon — doit aller à l'école grecque (il n'y en a pas d'autre). Mais cette obligation ne date que de 1913 et elle est à peine observée pour les filles (bien moins encore que pour les garçons). Les parents aiment mieux payer des amendes que d'envoyer leur fille — quelquefois aussi le garçon — à l'école : il y a toujours beaucoup à faire à la maison; la mère est obligée de sortir pour aller à la fontaine, au jardin, au moulin, au bois, etc. ; en son absence sa fille la supplée; elle s'occupe des autres enfants qu'elle garde, berce, amuse, etc. D'une façon générale, l'école est plus fréquentée l'hiver que l'automne et le printemps; ceci s'explique parfaitement par les travaux agricoles qui ont besoin de toutes les mains. En 1927-28 l'école enfantine de Metsovo comptait à peine 40 fillettes, pour plus de 60 garçons ; la proportion était à peu près la même à l'école primaire (une moyenne de 100 filles, de 160 garçons); par contre, à l'école primaire supérieure elle n'est plus que de 5 filles pour 35 garçons. La somme des amendes serait énorme si l'institutrice (ou l'instituteur) voulait ou si elle osait (car elle est quelquefois menacée) poursuivre jusqu'au bout les familles des élèves absents pendant une année scolaire. Mais il suffit à la mère d'envoyer au moins deux fois par semaine sa fille à l'école pour éviter tout « scandale ». Il est d'un haut intérêt de constater que de 1917 à 1927 — j'ai parcouru moi-même les matricules de l'école — il y a seulement 36 jeunes filles certifiées de l'école primaire (3 à Nkiare); pourtant la moyenne des jeunes filles qui ont fréquenté chaque année scolaire l'école primaire a été de 100 à 120 à Metsovo (de 15 à Nkiare) : c'est une preuve éclatante que la jeune fille ne fréquente l'école jusqu'à l'âge de 13 ans que dans la mesure où cela évite aux parents leur poursuite par l'État ; si elle y apprend quelque chose ou non, cela n'intéresse ni l'institutrice, ni les parents, bien moins encore la fille elle-même : n'est-il pas vrai que dans tous les pays l'enfant ne part pour l'école que parce qu'on l'y force ? A plus forte raison le jeune Macédo-Roumain, qui doit apprendre à l'école tout le programme que comporte l'enseignement primaire non dans sa langue maternelle mais dans une langue étrangère ; il n'arrive pas une seule fois à satisfaire son maître; il ne se passe pas un jour sans qu'il n'ait reçu quelques coups de règle sur la main. Les 3/4 des parents ne pensent jamais aux certificats de leurs enfants — garçons

ou filles — preuve qu'ils ne s'intéressent guère à leur instruction. L'enseignement se réduit ainsi à environ 4 mois d'études par an pour la fille, 5 ou 6 mois pour le garçon. Le pire c'est que, à peine sortis de l'école (filles et garçons, maîtres et maîtresses) [1], ils commencent à parler leur langue maternelle. A la maison, naturellement, on ne parle que cela. Les garçons eux-mêmes, sortis de l'école primaire, sont incapables d'écrire une lettre, de comprendre un journal; c'est seulement plus tard, après avoir quitté le pays pendant quelques temps [2] qu'ils apprennent le grec et deviennent bilingues. La fille, elle, n'a point à bouger du bourg et même de la maison : quelques mois après son départ de l'école elle a déjà tout oublié parce qu'elle avait tout appris superficiellement, machinalement : toutes les filles et toutes les femmes savent des chansons grecques qu'elles chantent chaque dimanche à l'occasion des danses publiques (où ne prennent part que les femmes); tout d'abord elles ne savent traduire un seul mot de ce qu'elles chantent et ensuite elles font rire ceux qui savent le grec, tellement elles estropient les mots; comment seraient-elles capables alors de suivre une conversation en grec ? [3]. Il faut n'avoir jamais adressé la parole à une femme qui ne sortit de sa vie de Metsovo (c'est le cas de presque toutes; si l'on excepte celles des familles riches et cultivées, ainsi que celles des commerçants -χαντζῆς, μπακàλης) pour ne pas s'en être aperçu qu'elle est incapable de saisir le sens d'une phrase grecque ou d'en former une. On comprend combien il est pénible

1. Instituteurs et institutrices ont été 9 fois sur 10 originaires de Metsovo, c'est-à-dire Macédo-Roumains. Il y a à l'heure actuelle : 2 institutrices pour les enfants (νηπιαγωγοί), l'une Macédo-Roumaine de Metsovo, l'autre Grecque de Janina ; à l'école primaire des filles 2 institutrices Macédo-Roumaines et une Grecque qui est en même temps la directrice ; à l'école primaire des garçons 3 instituteurs Macédo-Roumains; à l'école primaire supérieure 2 professeurs, Macédo-Roumains eux aussi.

2. En raison de leurs voyages, de leur émigration saisonnière, du service militaire, de leurs relations avec les autres hommes bilingues.

3. Le geste remplirait mieux cette fonction... Quant aux chansons grecques, j'ai été frappé par l'observation suivante : je priais une jeune fille certifiée de m'expliquer la chanson grecque la plus répandue Τσομπανᾶκος ἤμουνα, προβατάκια φύλαγα ; ou cette autre (commencements) :

Ἦταν μιά παπαδιά μέσ' τόν ἀργαλειό ; etc.

Voici sa version, résultat machinal de répétition et qu'elle ne savait pas, naturellement, traduire :

Τσομπανᾶκο Σιμουνᾶ, προβα-τάκία φυλ ἀγα ;
αϊντε μιά παπαδιά μεστο ναργαλειό ;

etc., etc.

de donner l'enseignement élémentaire aux enfants dans un idiome qui n'est pas leur langue maternelle. La tâche de l'instituteur est très lourde et le plus souvent elle n'aboutit à rien, ainsi que nous venons de le voir.

Si l'école n'a point touché le langage de la jeune fille macédo-roumaine, les autres influences sont nulles : à 15 ans elle est déjà fiancée et ne peut même plus aller à la fontaine toute seule ; jamais elle ne parlera à un homme s'il n'est un parent très proche ; jamais elle ne se mettra à table avec les autres membres de la famille lorsqu'il y a un invité. Seules les femmes mariées vont à l'église, qui d'ailleurs n'exerce aucune influence sur le langage, puisque personne, homme ou femme, n'y comprend rien. A 18 ou 20 ans la fiancée devient épouse et à 20 ou 22 ans elle est déjà mère : n'ayant jamais parlé autre chose que du macédo-roumain, c'est du macédo-roumain qu'elle apprendra naturellement à ses enfants.

Mais si la femme reste ainsi étrangère à toute influence venue du dehors, quel est le rôle de l'homme, de l'homme bilingue, du mari par conséquent, dans la famille ? Il est complètement nul, car toutes les familles parlent toujours macédo-roumain et les hommes bilingues ne parlent la langue étrangère qu'avec des personnes étrangères et en pays étranger : jamais un Macédo-Roumain ne parlera grec à un autre Macédo-Roumain même s'ils se trouvent dans la capitale grecque (ce qui est déjà arrivé et reste classique à Athènes). Étant allé à Vutunosu pour une enquête, le premier homme que j'y rencontrai m'adressa la parole en grec ; mais lorsque je lui répondis en macédo-roumain, il me dit : *l̯iąrtă-me djǫne* ; *nụ știạm kă hịĭ arămận dĭ anǫstru* (excuse-moi, jeune homme ; je ne savais pas que tu étais un Aroumain de chez nous). A quoi devons-nous attribuer l'homogénéité et l'uniformité absolues du macédo-roumain parlé à *Amịntșu* et *Nkiạre* (de même que dans les autres villages macédo-roumains limitrophes) sinon à l'influence de la femme sur tous les autres membres de la famille ? Tant que la mère ne parlera pas autre chose que du macédo-roumain, celui-ci ne sera jamais atteint par une autre langue. L'enfant qui apprend le grec à l'école ne parle que le macédo-roumain à la maison (et en jouant avec les autres enfants, même pendant les quelques minutes de la récréation); l'instituteur qui enseigne le grec à l'école, et le prêtre qui prêche en grec à l'église ou ailleurs, ne parlent que le macédo-roumain à la maison (avec leurs parents, leur femme,

leurs enfants); bref tout homme devenu bilingue pour pouvoir vivre à l'étranger, n'emploie chez lui que sa langue maternelle. L'abbé Rousselot a déjà constaté quelque chose d'assez analogue dans le patois de son pays natal et de sa famille plus particulièrement. « Bilingue de naissance, il n'a jamais jusqu'à l'âge de 50 ans parlé à sa mère que le patois de Cellefrouin ; il ne lui est jamais venu à l'idée d'employer le français en s'adressant à elle ; il parlait toujours français à son père » [1] ; ici ce n'est plus le cas du macédo-roumain qui est parlé par tous les membres de toutes les familles. Pourquoi cette différence entre le père et la mère chez Rousselot ? Parce que [2], suivant la coutume de son temps (1825), en sa qualité de fille, la mère de Rousselot n'avait pas appris à lire. Le patois avait été sa seule langue et elle l'avait défendu comme son costume contre l'invasion de la mode nouvelle. L'oncle maternel de l'abbé Rousselot, comme garçon, était allé à l'école ; de plus, à 22 ans, il quitta le pays et devint ainsi bilingue ; mais il ne cessa jamais de parler patois en famille. M. Terracher [3] aussi constate que la femme transplantée exerce une influence plus considérable que le mari sur le langage. Ce rôle prépondérant de la femme est encore, d'une façon générale, mis en valeur (pour ne citer que quelques-uns) par Legouvé [4] : « Savez-vous pourquoi il faut bien élever les femmes ? parce que c'est le meilleur moyen de bien élever les hommes » ; par Deherme [5] : « Les hommes sont toujours les enfants de la femme ; ils sont, ils deviennent ce que les font leurs mères, leurs sœurs, leurs femmes et même leurs filles » ; par tout le monde enfin, car nul ne peut parler sans respect de celle qui est la mère. Un dernier fait que j'ai relevé à Metsovo et qui ne montre pas moins le prestige de la mère, c'est que, dans plusieurs quartiers, on appelle toujours les enfants, non par le nom de famille mais par le prénom de la mère : on ne dit pas par exemple *Tịka a lŭ Taṭani*, mais *Tịka a le Lẹne* ; ainsi *o ! ọpo a le Iṭă !* (vocatif) ; *ọpa a le Iṭă* (cas

1. L'abbé Rousselot, cité par RONJAT, *op. cit.*, p. 85 (note).
2. ABBÉ ROUSSELOT, *Les modifications phonétiques du langage*, Paris, 1892, pp. 164-169.
3. TERRACHER, *op. cit.*, pp. 161-162.
4. LEGOUVÉ, *op. cit.*, p. 61.
5. DEHERME, *Le pouvoir social des femmes*, Paris, 1914, p. 276 ; ANDRÉ GIDE, *L'École des Femmes*, Paris, 1929, p. 70 : ce devrait être surtout le rôle des femmes de maintenir la pureté de la langue, parce qu'elles sont en général plus conservatrices que les hommes.

sujet); *Mịjlu a le Sịse*, *Tẹğlu a le Gụle*, *Tọlŭ a le Tșạțșă*, etc. Ce sont surtout les femmes qui conservent cette habitude : les fillettes pour appeler (ou désigner) leurs camarades, les femmes pour appeler (ou désigner) les enfants de leurs voisines; tandis que les hommes, sans doute sous l'influence de l'école, de l'armée et de l'administration commencent à désigner par le nom de famille.

J'ai été obligé, au cours de cette étude, de distinguer deux grands groupes sociaux, l'homme et la femme : cette distinction n'entraîne donc point une division du langage (en langage masculin et langage féminin), puisque tout le monde parle la langue maternelle. Au contraire, l'unité et la vitalité du macédo-roumain sont dus uniquement à la femme et à l'influence dominante de celle-ci dans la famille. Sans elle, l'unité et la vitalité du macédo-roumain auraient été impossibles : l'homme devenu forcément bilingue, son parler maternel, très compromis déjà par le fait du bilinguisme, ne tarderait pas à succomber et à disparaître totalement. Mais la femme est toujours là : son esprit de conservation et de tradition renforce sans cesse chez elle le sentiment et la volonté de ne parler que macédo-roumain; cela d'autant plus qu'elle ne dépasse guère les limites du bourg, et que le manque de moyens de communications, tels que l'automobile ou le chemin de fer, empêche encore tout mélange de populations et tout changement de vie; son rôle enfin d'éducatrice impose inconsciemment son langage traditionnel à tous les membres de la famille. L'examen général auquel je viens de me livrer l'a démontré, si je ne me trompe pas, suffisamment; l'examen plus particulier des faits proprement linguistiques auquel je passe tout de suite le démontrera j'espère davantage.

IV

C'est en faisant mon enquête sur les indéclinables (adverbe, préposition, conjonction, etc.) que j'ai pu constater quelques cas très nets du conservatisme de la femme en matière de langage. Il n'y a que 8 indéclinables (tous les autres : 90 adverbes, 15 prépositions, 10 conjonctions, etc., sont d'origine latine) empruntés au grec moderne qui soient connus et employés par tout le monde. Ce sont :

Kalmẹra, *kalispẹra*, *kalinịhta*, ou *kaloksimẹroma*, *mesạnihta*, *anạmesa*,
καλή-μέρα, καλή-σπέρα, καλή-νύχτα, καλό-ξημέρωμα, μεσάνυχτα, ἀνάμεσα,
bonjour, bonsoir, bonne nuit ou bon réveil, minuit, entre,
tu-mẹsė, *tọrea*.
στή μέση, τώρα.
au milieu, maintenant.

De ces 8 mots, *tọrea* seul n'a pas d'équivalent en macédo-roumain [1], il est par conséquent accepté par tous puisque le langage ne peut pas s'en passer; les 4 premiers ne peuvent pénétrer que par leur fréquence comme formule de souhait; ils ne sont acceptés et employés que mécaniquement comme formules de souhait — d'ailleurs concurremment avec *bụnă-dzụo*, *bụnă-seạră*, *bụnă-noạpte*, qui, il est vrai, s'emploient de moins en moins —, et les sujets, en les parlant ne peuvent pas se rendre compte que καλή est leur adjectif féminin : *Bụnă* [bonus-bona] et μέρα, σπέρα, νύχτα sont leurs substantifs *dzụo*, *seară*, *noạpte* / du latin diem, sera, nocte } ; ces mots étrangers, pris

1. « Maintenant », comme « tout de suite », étaient anciennement rendus par l'expression : *tru-oạră* = à la minute [du latin intra = en l'espace de, plutôt que, du grec στό, par ex. στό λεφτό ; et du latin hora]. L'expression est toujours employée concurremment avec *tọrea* et *ịșĭa* [grec ἴσος = droit].

séparément, ne font pas partie du macédo-roumain. Enfin les trois autres pénétrèrent grâce au mot : μέση = milieu (au), qui n'a pas d'équivalent en macédo-roumain. Mais lorsqu'il s'agit de l'affirmatif *nẹ* (ναι) = oui et du négatif *ọhi* (ὄχι) = non, on aperçoit nettement une sorte de lutte : on n'entendra jamais le premier de la bouche d'une femme, même d'une jeune fille qui a assez fréquenté l'école ; s'il arrive à celle-ci de le connaître (car d'ordinaire, les jeunes filles surtout, qui ont l'habitude, ainsi que nous l'avons vu, d'aller très irrégulièrement à l'école, retiennent très peu les choses qu'on y enseigne, ne sont par conséquent pas en état de les comprendre et les employer), elle ne l'emploie jamais parce qu'elle croit qu'on se moquera d'elle si elle prononce ce mot; et, en effet, les autres jeunes filles et les femmes en général, se moquent des garçons et des hommes lorsque ceux-ci emploient dans le discours des mots comme :

nẹ́, mạlista, lipọn, dhiladhị, epịtidhes, ịșĭa-ịșĭa, farsị, etc.
ναί, μάλιστα, λοιπόν, δηλαδή, ἐπίτηδες, ἴσια-ἴσια, φαρσί (de l'italien ?);

tous mots indéclinables. Se moquer, ne veut pas dire considérer ces mots étrangers comme défendus? Quelques chose d'analogue se passe avec le négatif *ọhi* (qui, toutefois, a un peu plus de succès) ; presque toutes les mères répliquent par *ọhiksuțu* (*-ksuțŭ* est un suffixe exprimant le sentiment de moquerie et même de colère, d'indignation) ou par *psọhi* (ψοφίμι = bête morte) lorsqu'un enfant répond par *ọhi* à une question qui lui a été posée ; par exemple mère :
(*ti țẹș* la *făntạnă ?* Enfant : *ọhi !* Mère : *psọhi !* ou : *ọhiksuțu*) ; es-tu allé à la fontaine ? Enfant : non ; Mère : comment, comment ? ou : répète encore une fois (s.-e. pour voir arriver une bonne claque...) ? mais si l'enfant répond à cette question par *nụ mi dụșu* (= je ne suis pas allé), la mère ne lui dit rien ou elle lui demande pour quelle raison. De même, on ne doit jamais répondre par ce négatif aux personnes âgées : ce serait manquer de respect que de répondre par ce négatif à la mère ou au vieillard. Prendre ce mot pour irrespectueux n'est-ce pas également le défendre ? La femme emploie encore aujourd'hui, à la place de l'affirmatif ou du négatif, et ceci est de règle absolue, des expressions telles que : — *gịni la leạmne ?* — *gịnu* — *nụ gịnụ* (tu viens aux bois ? je viens ; je ne viens pas) ; — *băgạș mănkạrea stă fọku ?* — *u băgại* — *nụ u băgai*

(as-tu mis le manger sur le feu ? Je l'ai mis ; je ne l'ai pas mis) — *ṭ arăseaṣte ?* — *ṇ arăseaṣte* — *nụ ṇ arăseaṣte* (ça te plaît ? ça me plaît ; ça ne me plaît pas), etc.

A mon avis, il se serait produit une lutte analogue pour tous les mots étrangers empruntés, sauf là où il n'y a point d'équivalent et alors l'emprunt est indispensable, si ces mots n'étaient pas rebaptisés, autrement dit s'ils ne s'étaient conformés au système linguistique (phonétique et morphologique) propre à la langue qui opère les emprunts. Mais les indéclinables, ne pouvant entrer ni dans la déclinaison, ni dans la conjugaison, ne peuvent changer facilement de forme et revêtir la forme macédo-roumaine ; car, comme on l'a dit, « tout phénomène d'ordre phonétique considéré dans son ensemble et dans ses causes, tout ce qui contribue à modifier les éléments conventionnels de la grammaire, réclame pour être rationnellement expliqué l'intervention de motif d'ordre morphologique », autrement dit, les changements phonologiques doivent se subordonner aux changements morphologiqnes. Ainsi, l'allure macédo-roumaine que le système grammatical propre au macédo-roumain donne aux mots empruntés, trompe la vigilance du conservatisme de la femme. Tandis que ceux des mots empruntés qui s'acclimatent difficilement au macédo-roumain, c'est-à-dire qui ne sont pas rebaptisés, ne pouvant pas entrer dans le cadre grammatical macédo-roumain, ces mots-là, restés ainsi phonétiquement étrangers, ne sont pas acceptés par les femmes. L'homme par exemple emploie facilement l'adjectif numéral ordinal :

prọtu, *dhẹfteru*, *trịtu*, etc., qui n'a pas d'équivalent en macédo-
πρῶτος, δεύτερος, τρίτος
roumain. La femme s'en passe en se servant des indéclinables :
ma-năịnte (magis in-ante) pour l'antériorité (celui qui arrive avant, premier) ;
ma-năpọi (magis in-ad-post) pour la postériorité (celui qui arrive après).

De même les préverbes grecs { *mata-*, *ksana-* / ματα, ξανα } (qui peuvent aussi s'employer tels quels avec le sens : de nouveau, encore une fois) sont employés très souvent par les hommes, mais concurremment avec l'indéclinable macédo-roumain *nịṇka-ụnă-oạră* (nun-

quam una hora); tandis que les femmes ne connaissent que la forme macédo-roumaine; quelques hommes disent : *ksanarụkăte* (saute encore une fois) là où les autres hommes et toutes les femmes auraient dit : *arụkăte nịnka-ună-oạră* (réduit à *nịnka-nă-oạră*).

Une seule préposition grecque a pu pénétrer dans le macédo-roumain : *stă* (σ'τήν, σ'τόν, σ'τά; de : εἰς τήν, εἰς τόν, etc.) = sur, par-dessus; et une seule conjonction de coordination : *ị* (ἤ) = ou, pour marquer l'alternative : *vrẹi ị nu vrẹi* = tu veux ou tu ne veux pas; etc. Quant au préfixe slave *ne* = non, à mon avis, il n'a pu pénétrer dans le macédo-roumain (il se trouve également en roumain où il entre dans tous les mots quelle que soit leur origine) et prendre une place aussi considérable, que parce qu'il a été confondu avec l'adverbe de négation, d'origine latine, *ni* ou *ne*, *ni-ni* (*nec-nec*, ou *neque-neque*) = *ni-ni* (exactement en macédo-roumain comme en français); — *nị atseạ nị alạntă, trạdze mặnă* de *aňạ* = ni ceci, ni cela, retire-toi d'ici (menace).
— *nụ mĭ aspạrŭ nị di tịne nị di vărnu* = je n'ai pas peur ni de toi ni de personne.

Et l'on a fait :

niputụtu, neadjụmtu, nikălkạtu, ninkirdhăsịtu, nipistipsịtu, neaflạtu, malade, non-arrivé, vierge, non-gagné, incroyable, introuvable, etc.

Si j'ajoutais une dizaine d'indéclinables d'origine douteuse ou inconnue, ma liste serait complète et elle prouve à elle seule le conservatisme remarquable du macédo-roumain; nous venons de constater que les emprunts d'un usage absolu et général y atteignent à peine le nombre de dix.

Je n'ai pas pu, malheureusement, relever d'autres faits, aussi précis que les précédents, marquant le rôle conservateur de la femme en matière de langage, et sa lutte contre les éléments étrangers; il est impossible cependant qu'ils soient les seuls et je crois qu'un grand nombre d'entre eux ont échappé à mon enquête trop générale et sommaire; le but principal de cette enquête ayant été en effet d'amasser un matériel linguistique suffisant pour la rédaction d'une « Grammaire descriptive du macédo-roumain », qui fait l'objet de ma thèse de Doctorat ès lettres en préparation [1].

1. 1er vol. Grammaire descriptive du macédo-roumain, en comparaison avec

En résumé, le macédo-roumain n'est guère considéré comme un parler inférieur et grossier ; ce sont au contraire les emprunts quelque peu frappants qui choquent la femme macédo-roumaine, emprunts dont elle se moque et qu'elle refuse obstinément d'adopter. Grâce à elle, le bilinguisme n'a pu, malgré tout (administration, instruction obligatoire, service militaire, besoins économiques) atteindre jusqu'à l'heure actuelle que les 3/4 des hommes ainsi qu'un nombre négligeable de femmes, c'est-à-dire même pas la moitié de la population et l'on peut soutenir sans craindre d'être trompé que son importance est encore — et elle le sera jusqu'à la montée sur le Pinde de l'automobile et du chemin de fer — très limitée, presque insignifiante.

les autres langues balkaniques et romanes, et précédée d'une introduction historique.

2e vol. Quand et dans quelles conditions les Valaques du Pinde passent du nomadisme à la vie sédentaire. Étude de géographie humaine.

3e vol. Textes macédo-roumains (contes, chansons, proverbes, noms de familles, noms de lieux, glossaire complet). Critique des textes déjà publiés.

V

SYSTÈME GRAPHIQUE

Le système graphique employé pour la transcription des sons est celui de la *Revue des patois gallo-romans* (Gilliéron-Rousselet, Paris, 1887) exposé dans le premier fascicule de la Revue en question. Le voici en abrégé :

Les lettres de l'alphabet français conservent la valeur qu'elles ont en français ; ce sont :

a, b, d, e, f, i, j, k, l, m, n, o, p, r, t, v, z (17 lettres).

Note : *e* = *é* ou *è* français (il m'a été impossible d'enregistrer la différence).

18. *u* = ou français ;
19, 20. *g*, *s* = toujours durs ;
21. *h* = fortement aspiré (χ grec).

Lettres nouvelles :
22. *dh* = grec δ
23. *th* = grec θ
24. *ġ* = grec γ
25. *ș* = même valeur qu'en roumain, c'est-à-dire : *ch* français.
26. *ț* = » » *ts* français.
27,28. *ă*, *â*, *î* = même valeur qu'en roumain (*ă* = *e* muet en français). Vingt-huit lettres (ou sons) en tout.

Signes diacritiques.

Consonnes : ◡ consonne mouillée : *l̦*, *n̦* (= *gn* français)
‗ consonne forte et longue : *r̄* = *r* fortement roulée ; *l̄*.

Voyelles : ˘̑ brève (*ŏ*, *ạ̑*, *ĭ*, *î* ; ¯ longue.
ʹ ouverte ; ˋ fermée.
ˏ tonique.

Les consonnes dans leur articulation.

Labiales	*p* sourdes	*b* sonores	explosives
	f »	*v* »	continues
Palatales	*k* sourdes	*g* sonores	explosives
	ş »	*j* »	continues
Dentales	*t* sourdes	*d* sonores	explosives
	s »	*z* »	continues

Nasales : *m*, labiale ; *n*, dentale.
vibrantes ou linguales : *l*, *r*.
dh : interdentale sonore.
th : interdentale spirante sourde.
ġ : palatale spirante sourde.

Groupes consonantiques.

tş = *tch* français, *c* + *e*, *i* roumain.
dj = *dj* français, *g* + *e*, *i* roumain.

Diphtongues.

Diphtongues fausses, quand les voyelles *ĭ* ou *ŭ* se placent avant ou après une autre voyelle :
ạĭ, *ĭạ* ; *ẹĭ*, *ĭẹ* ; *ịĭ* ; *ọĭ*, *ĭọ* ; *ŭị*, *ịŭ* ; *ạĭ*, *îĭ*.
ạŭ, *ŭạ* ; *ẹŭ* ; *ịŭ*, *ụĭ* ; *ọŭ* ; *ặŭ*, *ŭặ* ; *îŭ*.
triphtongues : *iại*, *iẹi*, *iạu*, *iẹu*.
vraies diphtongues : *eạ oạ*

VI

QUELQUES TEXTES MACÉDO-ROUMAINS

Pąplu ku mąĭa ș găḻįna ku kukǫtlu

Erą nă oąră ș'un kirǫ un pąpu ș'ụnă mąĭe. Mąĭa dụse la băseąrikă ș'îl dzisĕ a pąpli : « z bądzi kąrnea stă fǫk, pąpu. » U băgą̆ pąplu. Heąrse kąrnea, ș pănă z ğină mąĭa u mănką̆ pąplu. S apoą tălię kăţąua ș u băgą̆ stă fǫku. Vįne mąĭa de la băseąrikă, ș'îl dzîse a pąpli :-heąrse kąrnea pąpu? -Nụ știụ mor mąĭe : ḻią pirǫnia ș kąftă-o. Lǫ mąĭa pirǫnia, ș u kăftą̆ kąrnea, ș'îl dzîse a pąpli : — ą z mănką̆m pąpu, kă heąrse kąrnea. — Nụ vǫi mor mąĭe, nụ ŋ'eąste foąme. Mănką̆ mąia, ș lǫ oąsele ta z lĕ arụkă a kăţąuḻeĭ. S'angąnă kăţąua : — kụt-kǫt, kụt-kǫt kăţąuo. — Kăţąuo mănkąș, kăţąuo, angąni, dzîse pąplu. — Tį ţęș bre pąpu? — Kąnţiva mor mąĭe: afląĭ nu pidụkḻu. — Tįnę nụ ąi kirǫ mụltu nealăksįtu. Angąnă năpǫi kăţąua : kụt-kǫt, kụt-kǫt kăţą̆uo. — Kăţąuo mănkaș kăţąuo angąni, dzîse năpǫi pąplu. — Tį ţęș bre pąpu ? Kąnţiva mor mąĭe : nu pụrįkŭ ŋ sărį. Matangąnă kăţąua mąia : kụt-kǫt, kụt-kǫt kăţąuo. — Kăţauo mănkąș kăţąuo angąni, dzîse ninka nă oąră pąplu. — Me nfărmăkąș ore pąpu, dzîse maĭa ; vă nă mpărţîmŭ ; Tįne vă z ḻiaĭ kukǫtlu ș ęu văz ḻiąu găḻįna ; tįne sti dụţį tu udą̆lu di digĭosŭ ș ęu tŭ aţęlŭ di disụpră ; șî skăpą̆m, nu avęm ąlţiva.

Găḻįna a mąĭeḻei făţeą mụlte oąŭo, ș dụse pąplu aklǫ : — dą̆-ñi văr uǫu mor mąĭe. — Nụ ţă dąu, pąpu, kă ŋ me nfărmăkąș : nụ irąi tįne? — Nụ-ŋ dă mor mąĭe ; ș fudzį pąplu dĕ aklǫ. Dụpă kirǫ, arămą̆ tu kuprįĭe kukǫtlu ș aflą̆ nă flurię. Aklǫ iu s ţeą a kasăḻi, ąflă hįĭlu a vasiḻĭęli n kąle, ș'îl kąntă a flurįeḻeĭ kukǫtlu : kî-kî kî, ŋ afląĭ nă flurię. L dzîse hįĭlu a vasiḻĭeli : — nụ ŋ u dąĭ ąŋia ? dụpă tręĭ ąŋĭ ţe vă me nsǫru, vă ţ'u adụk pąle. Trikụră tręĭ ąŋĭ, trikụră pątru, ș nụ ḻ u adụse flurįĭa hįĭlu a vasiḻĭęli. Nkisį kukǫtlu z dụkă aklǫ įŭ chădeą vasiḻĭęlu. ąflă n kąle nă vụlpe, ș îl dzîţe a vụlpiḻeĭ : ka z mi tręţĭ di dzeąna ąęstă

vă mi mąnțĭ, ș ka s ti trękŭ vă ti mąnku. U trikų vųlpea, kukǫtlu ș u mănką. Imnă ma nklǫ, ș aflą nu lųpŭ, ș'îl dzîse : ka z mi trețĭ di mųntelĕ aęstu vă mĭ mąnțĭ ș ka sti trękŭ vă ti mąnku. Il trikų ș lųplu, kukǫtlu, ș'îl mănką. Imnă ma nklǫ ș află nu rąŭ ș'il dzîțe : ka s bįĭ djǫne, rąu, neąkă-me, ș ka z nų bįĭ vă te a dųnŭ eu ku kųrlu. ș lŭ adună ku kųrlu răulu, ș u astrăkį tųtă ąpa. Z dųțe ma nklǫ ș 'ąflă nă algįnă ș'îl dzîțe : ka z mi trețĭ di boąra aęstă vă mi mąnți ș ka s ti trękŭ vă ti mąnku. U trikų ș algįna șu mănką. S adjųmse la kąsa a vasiḻięli. S akățą s kąntă dųpă ųșa a vasiḻęli : kâ-kâ-kâ dą-ŋĭ flurįa, kâ-kâ-ką dą-ŋi flurįa. Dzîse vasiḻęlu : luązlu băgązlu tu kukǫzlĭ aląnțî ta z lu mąnkă. Il luąră di lŭ băgąră la kukozḻi aląnțî ș sărgįră tųț z lu mąnkă. Kukǫtlu sărgiąște vųlpea di tŭ pąntikå ș'îl mąnkă tųț kukǫzḻi a vasiḻęli. Atųmseali dzîse vasiḻęlu : băgązlu la kąḻi z lu vątămă ku kluąțăle. Kukǫtlu sărgiąște lųplu di ḻ mąnką kąḻi. — Ore băgązlu tu fųrnu sis frįgă, dzîse vasiḻęlu. Kukotlu sărgiąște rąŭlu ș lŭ astįndze fǫklu a furnulĭ. — Băgązlu tu zmeąnă ta s kreąpă, dzîse vasiḻęlu. Kukǫtlu sărgiąște algįna ș mųșkă ațel ț l băgą tu zmeąnă : skutęzlu skutęziu angio kă me ųstură dzîse ațel ți lŭ aveą tu zmeąnă. Atųmseali, vidęndalĭ ș apovidęndalĭ dzîse vasiḻęlu : dąz-ḻi flurįa. · flurīa nų irą a lųĭ, ș u kunuskų kukǫtlu, ș kăftą flurīa a lųĭ. Dzîse, nų ĭę ameą flurīa aestă, alăsąz-me sĭ u alęg ęu. L'luąră nkąsă di l băgąră tu flurįĭ ta sè aleągă flurįa a lųi. Dųse akĭǫ kukǫtlu di umplų ąrpele di flurįi, ș lǫ flurīa a lųĭ n gųră ș fųdze. Z dųțe la pąplu ș'îl dzîțe : bągă nu tăvą mpąde ș ḻįą nă veąrgă șă spįndzurme de dăvąne, s apoą dą-dą stă mįne. Pąplu adărą kum îl dzîse kukǫtlu : — vąp, stă kukǫtu, vrų, flurįĭle tu tăvą : vąp, stă kukǫtu, vrų, flurįĭle tu tăvą. Pąplu armąse nlǫkluĭ. Ną ș mąĭa, z dųțe aklǫ ș'îl dzîțe a pąpli : dą-ŋi ș aŋįa vărnă flurįe laĭ pąpu. — Nų z dąu mor mąĭe ; kănd ță kăftąĭ ęu ŋaño nų-ŋi dădęș țįne ; fųdzĭ de añą mor mąĭe. Fųdze mąĭa. S kųm aveą vidzųtă pąplu kă dădeą ku veąrga stă kukǫtu ș kădeą flurįĭle ka ploąĭe, akąță găḻįna ș nąsă di u spįndzură, j ḻią veąrga, ĭ bągă nu tăvą mpąde, ș dăḻĭo ș dąḻĭo stă găḻįnă : vąp stă găḻįnă, vrų glinązḻi tu tăvą ; vąp stă găḻįnă, vrų glinązḻi tu tăvą . . .

Sî skăpą părămįthlu.

Le vieux et la vieille, la poule et le coq.

Il y avait une fois un vieux et une vieille. La vieille s'en alla à l'église et dit au vieux : — Il faudra mettre la viande sur le feu,

mon vieux. Le vieux l'y mit. La viande fut cuite, et avant que la vieille arrive, le vieux la mange. Et puis, il coupa la chienne et la mit sur le feu. La vieille revint de l'église et dit au vieux : — Est-elle cuite la viande, mon vieux ? — Je ne sais pas, ma vieille ; prends la fourchette et goûte-la. La vieille prit la fourchette et goûta la viande, puis elle dit au vieux : — Viens manger, mon vieux, car la viande est cuite. — Je ne veux pas, ma vieille, je n'ai pas faim. La vieille déjeuna, puis elle prit les os pour les jeter à la chienne. Elle l'appelle : kut-kot, kut-kot, ma chienne : — Chienne tu mangeas, chienne tu appelles, dit le vieux. — Qu'as-tu dit, mon vieux ? — Rien, ma vieille : j'ai trouvé un pou. — Mais tu n'as pas depuis longtemps ces vêtements (mais il n'y a pas longtemps que tu as changé de vêtements). Et elle appelle de nouveau la chienne : — kut-kot, kut-kot, ma chienne ! Chienne tu mangeas, chienne tu appelles, dit encore le vieux. — Qu'as-tu dit, mon vieux ? — Rien ma vieille : j'ai vu sauter sur moi une puce. La vieille appelle de nouveau la chienne : kut-kot, kut-kot, ma chienne ! — Chienne tu mangeas, chienne tu appelles, recommence le vieux. — Tu m'empoisonnas, vieux, dit alors la vieille ; nous allons nous séparer ; toi, tu prendras le coq, et moi, je prendrai la poule ; toi, tu habiteras dans la chambre d'en-dessous, moi dans celle d'au-dessus ; et puis c'est fini entre nous.

La poule de la vieille pondait beaucoup d'œufs. Le vieux s'en alla voir la vieille : — Donne-moi un œuf, ma vieille. — Je ne te donnerai pas, mon vieux, car tu m'as empoisonnée. Est-ce que ce n'était pas toi ? — Ne me le donne pas, ma vieille ; et le vieux s'en alla.

Quelque temps après, le coq fouilla dans le fumier et y trouva une monnaie d'or. Pendant qu'il rentrait chez lui (c.-à-d. chez le vieux), il rencontra sur son chemin le fils du roi ; le coq chantait à sa monnaie d'or : ki-ki-ki ! J'ai trouvé une monnaie d'or ! Le fils du roi lui dit : — Veux-tu me la donner ? Je te la rendrai au bout de trois ans quand je serai marié. Trois ans passèrent, il en passa quatre, et le fils du roi n'apporta pas au coq sa monnaie d'or. Alors le coq se mit en route pour aller jusqu'à la demeure même du roi. Sur son chemin il rencontre un renard et lui dit : — Si tu peux me dépasser jusqu'au delà de cette colline, tu me mangeras, si je te dépasse je te mangerai. Le coq dépassa le renard et il le mangea. Il marche plus loin et il rencontre un loup ; il lui dit : —

Si tu peux me dépasser jusqu'au delà de cette montagne tu me mangeras, et si je te dépasse je te mangerai. Le coq dépassa également le loup et il le mangea. Il marche plus loin, rencontre une rivière et lui dit : — Si tu es brave, rivière, tu peux me noyer ; si tu ne l'es pas je te ramasserai, moi, (avec « mon derrière ») en moi-même. Et la rivière fut ramassée toute, elle resta sans eau. Le coq s'en va plus loin et il rencontre une abeille ; il lui dit : — Si tu peux me dépasser jusqu'au delà de ce pays tu me mangeras, et si je te dépasse je te mangerai. Le coq dépassa aussi l'abeille et il la mangea. Enfin, il arriva à la demeure royale. Il s'y mit à chanter, derrière la porte du roi : — ki-ki-ki ! donne-moi la monnaie d'or ! ki-ki-ki, donne-moi la monnaie d'or ! Le roi dit : — Prenez ce coq et mettez-le au milieu des autres coqs pour qu'ils le mangent. Les hommes du roi le prirent et le mirent au milieu des autres coqs qui sautèrent sur lui pour le manger. Le coq fait sauter de son ventre le renard qui mange tous les coqs du roi. Alors le roi dit : — Mettez-le au milieu des chevaux pour qu'ils le tuent à coups de pieds. Le coq fait sauter de son ventre le loup qui mange tous les chevaux. — Mettez-le donc dans le four pour qu'il y soit cuit, dit alors le roi. Le coq fait sauter de son ventre la rivière qui éteint le feu du four. Mettez-le donc dans le caleçon de quelqu'un pour qu'il y étouffe, dit le roi. Le coq fait sauter de son ventre l'abeille qui pique celui qui l'avait mis dans son caleçon : — Enlevez-le, enlevez-le vite, car j'ai des douleurs, dit celui qui avait le coq dans son caleçon. Le roi, ayant vu tout cela, dit enfin : Donnez-lui la monnaie d'or. Mais la monnaie d'or n'était pas la sienne, le coq s'en aperçut et il réclama sa monnaie d'or, à lui. Il dit : — Cette monnaie d'or n'est pas à moi ; laissez-moi la choisir moi-même. Ils le portèrent à l'intérieur et le mirent au milieu des monnaies d'or pour qu'il choisisse la sienne. Le coq y alla, remplit ses ailes avec des monnaies d'or, prit sa monnaie d'or dans son bec et partit rapidement. Il arrive de nouveau chez le vieux et lui dit : — Apporte ici un grand plateau, pends-moi au plafond et puis frappe, frappe sur moi. Le vieux fit comme le coq lui avait dit : — vap ! sur le coq, vru ! les monnaies d'or dans le plateau ; — vap ! sur le coq, vru ! les monnaies d'or dans le plateau. Le vieux resta immobile. Et voilà la vieille qui s'amène là et dit au vieux : — Donne-moi aussi une monnaie d'or, mon vieux. — Je ne te la donne pas, ma vieille ; quand je te demandais des œufs, moi, tu n'avais pas voulu m'en donner, toi ; va-t-en, ma

vieille. La vieille s'en alla. Et comme elle avait vu que le vieux battait de son bâton le coq pendant que les monnaies d'or tombaient comme la pluie, elle aussi, attrape sa poule, elle la pend, prend un bâton, met un plateau par terre et elle bat, elle bat la poule : — vap ! sur la poule ; vru ! les excréments de la poule dans le plateau ! vap ! sur la poule, vru ! les excréments de la poule dans le plateau ! . . .

Et le conte est fini.

CHANSONS POPULAIRES

I. *Kặntiklu a pikurarli.*

— Nụṇ te vọi brè pikurụrè
kăṇ ţă bịĭ kâţặl din vạlè
K'ụnă oạră z ġịn tu mèsŭ
S'apaţeạ ţ tụrni nafoạıă
ku fluĭạra vịrli-vịrli
măldzărụșă kăpităṇu
kâţăluș(î) gạpŭ-gâpŭ
ș tărvădjîkă dinăpọĭ.
— Pikurạrụ ṇĭ irạmŭ,
noạuă nămạḻè ṇĭ păștĭạmŭ,
tŭ amèrịtzŭ ṇ ḻ'amèrdzạmŭ
la făntặnă ṇ' ḻ'adăpạmŭ ;
ma ș tréku ụnă mușạlă
și-ṇ sé sprụ lumbạdh apreạsă :
— dặ-ṇĭ nkịkă dị ạpă z beạŭ !
— nụ ţa dạu ma si krẹ̀ḵĭ !

I. *La chanson du berger.*

— Je ne t'aime pas, berger,
parce que tu es un petit chien de la vallée,
parce que tu ne viens (au pays) qu'une fois par mois,
et qu'à part cela tu te promènes dehors

avec la flûte « virli-virli »
avec le pot au lait comme oreiller
avec un petit chien « gapu-gapu »
et avec le sac en peau sur ton dos.
— J'étais berger,
je conduisais à la pâture neuf animaux,
je les mettais à l'abri contre la chaleur de l'après-midi,
je les menais boire à la fontaine ;
mais une belle vint à passer par là
et elle me sembla un cierge allumé :
— donne-moi un peu d'eau à boire !
— je ne t'en donne pas même si tu crèves !

II. *Trẹĭ djọn̯ĭ spindzurạțî.*

Nkạtṣă-te mặta, feạtă nkạtṣă-te ;
— mor ma nụ-n̯ mé nkạtṣă,
nẹ̀ țivạ nụ-n̯ dzîțe,
ma-n̯ mé pitreạțe dedịndè la livặdz (1)
si-n̯ l̯ạu ạp'arạțe,
ma-n̯ eạste frịkă mạre
kă sặntu trẹ̀ĭ lạĭ djọn̯ĭ
ṣạmen trẹ̀l̯ĭ spindzurạț (1)
spindzurạț dé klạpė ;
ṣ'ațẹ̀l ma mạrle ṣ'dzîțe :
— lẹ̀lė nveạsta-n̯ĭ !
nveạstă lại nveạstă
kar' vặ-n̯ te bărṣeạskă ?
S'ațẹl di t' mẹse ṣ'dzîțe :
— lẹle muma-n̯ĭ !
mụmă lạĭ mụmă
Kar vă-n̯ te bărneạskă ?
S'ațẹl ma n̯ịklŭ ṣ'dzîțe :
— lẹle sọra-n̯ĭ !
sọră lạĭ sọră
soră arvun̯isịtă
kạr' vă-n̯ te mărită
kạr vă z' dạ prățịĕ (ou părțịĕ) ?

II. *Trois jeunes hommes pendus.*

— Ta mère te querelle, jeune fille, ta mère te querelle ;
— Elle ne me querelle pas,
elle ne me dit rien,
mais elle m'envoie loin dans les prairies
(pour) chercher de l'eau fraîche,
et j'ai grand'peur
parce qu'il y a trois jeunes hommes,
tous trois pendus,
pendus avec des fils de fer ;
et le plus âgé des trois dit :
— O, mon épouse !
épouse, ô épouse,
qui jouira de toi ?
et celui du milieu dit :
— O ma mère !
mère, ò mère,
qui te gardera ?
Et le plus jeune dit :
— O ma sœur !
sœur, ô sœur,
sœur fiancée,
qui te fera te marier,
qui te donnera une dot ?

III. *Mușata ș dioṇle.*

— S astă seạră nụ-ŋ durŋịĭ
kă ŋ'ạm mușạta tu viţinŭ :
— ğịn mușạtă z'durŋịmŭ dọl̯i ?
— nụ-ŋi ğịnu bre djoneạle,
kă-ŋ me ạvde lạĭa mụmă ;
sặmbătă dekătrặseạră,
kă ŋ'ạm mụma la dră ștĭạlă,
afẹmĭa-ŋ lŭ-am l'arġăstịrŭ,
kăpitặŋĭle isusịte,

kînli ligaţ tu beară.
— Bună-dzuă mor muşată !
— Gine ţ kupusiş djuneale ;
Orsiă Birbilo z beaĭ ğinŭ.
— nu-ŋĭ viŋ tă beare ğinŭ
kă-ŋĭ viŋ tă-aţeal din sinŭ.
— Nu ţ le dau bre djuneale
kă nu săntu gine fapte
di ŋlé strindzĭ di ŋ mé dorŭ...

III. *La Belle et le jeune homme.*

— Ce soir non plus je n'ai pas pu dormir
parce que je suis dans le voisinage de la belle :
— viens-tu, belle, coucher avec moi ?
— Je ne viens pas, petit jeune homme,
parce que ma mère m'entendrait ;
samedi, dans la soirée,
parce que ma mère sera au « moulin à foulon »,
et que mon père sera chez « l'épicier »,
les oreillers seront arrangés,
les chiens (attachés aux chaînes de fer) enchaînés !
— Bonjour, ô belle !
— sois le bienvenu, le petit jeune homme !
donne-toi la peine, Birbili, de prendre un verre de vin.
— Je ne suis pas venu pour prendre du vin
mais je suis venu pour ce qu'il y a dans ta poitrine.
— Je ne te les donne pas, petit jeune homme,
parce qu'ils ne sont pas mûrs,
tu vas me les serrer et ils vont me faire mal...

IV. *Kăntiklu a nveasteleĭ.*

Ma tora ţ plăndzĭ muma-ŋĭ,
ma da-ŋ ţa ţiamŭ eu
ku ksenu z nu zburăşti
kă ksenlu ş easte planu

di vă-ŋ te plănisċaskă
s ța l̆ia ʒdrọda din kạsă,
ʒdrọda-ț di stă meạsă,
ʒdrọda di tu vilẹndʒă,
șĭ ʒdrọda di ι viținŭ :
— V'alạsu sănătạte
vọi surạrle ameạle
din kạsă pănă ιnpoạrtă !

IV. *La chanson de la mariée.*

Maintenant tu pleures, ma mère ;
mais quand je te disais
de ne pas parler avec un étranger
parce que l'étranger est un séducteur
et qu'il allait te tromper
pour t'enlever ta bien-aimée de chez toi,
la bien-aimée de ta table,
la bien-aimée de tes couvertures,
la bien-aimée du voisinage :
— Adieu
vous, mes sœurs,
depuis la chambre jusqu'à la cour !

V. *Floạra.*

Floạră gălbiņĭoạră
dimặnd a tụtulorŭ
dimặnd a feạtelorŭ :
— sé ġịnă sé-ŋ mĕ́ alụmbă
Dumịnikă dimneạță
ș' Lụni dé-kătrăseạră ;
ku roạuă sé-ŋ mĕ adụnă
ș prĕ́ ạvră sé-ŋ mé poạrtă
pré ĭạpă ne-fitạtă
pré feạtă ne mărtạtă
pré djĭọne ne-nsurạtŭ
ș pré kạle ne-kălkạtă.

V. *La fleur.*

Fleur jaunâtre
demande à tout le monde,
demande aux jeunes filles :
— qu'elles viennent me rejoindre
dimanche matin
et lundi dans la soirée ;
qu'elles me ramassent avec la rosée,
et qu'elles me transportent avec le zéphyr,
sur une jument qui n'a encore rien mis au monde,
sur une fille vierge,
sur un jeune homme non marié,
et à travers le chemin où l'on n'a pas encore posé le pied.

VI. *Feață moartă di kăhâre.*

Mangĭọs la ţịnţĭ mạrmare
la şạse mărmărịtşă
ịĭŭ j doạrme feạta sịngură
singură ş isusịtă,
dadă-sa îl dzîţe :
« Eạ skoạlă hịḻa (ă)mea,
skoạlă feạta mea
ş nụ-ŋ ţă paradọrŋi
kă eạ ş ġịnĭŭ kụskriḻĭ sé-ŋ té ḻĭạ
s té ḻĭạ, sé nụ-ŋ tĕ alạsă
dé anạmera dé soạţă
dé mụmă ku dé tạtă
dé frạţĭ ş dé surạri ».
« Ma kare j ġịnŭ,
gịne ş vịniră !
ş eạ bạgăţ măna pre ndjâpea mea
ş ḻĭạ ẹrma dé kḻạĭe
sé skọţî ġinŭ dụlţĭu
sé beạ şî z nụ lu skoạlă
ş fărmạkŭ z lă sé fạkă ;
ş aşteạrnălă pré mpạde, dạdo,

pré ẹrma dė krèvạtè,
kă ẹu, dạdo, vă-ŋ mọru
ma ʐ nụ lă pạră rạu ;
şă ndʐeạnă la Gĭu Gĭọrĝi ʐ mé ngrupạţi,
s treạkă soạtăle ameạle
sé-ŋi dʐîkă : bụnă-dʐụo, Rụşo!
— bụnă-dʐụo soạţle ameạle ! »

VI. *La jeune fille morte de chagrin.*

Un peu plus bas que les cinq marches de marbre
à la sixième petite marche de marbre,
où la jeune fille dort toute seule,
seule et bien parée,
sa mère lui dit :
« — Lève-toi mon enfant,
lève-toi, ma fille,
et ne dors pas trop
car les parents et amis de ton fiancé viennent te chercher,
te prendre, ils ne veulent pas te laisser,
mais ils veulent te séparer de tes amies,
de ta mère et de ton père,
de tes frères et de tes sœurs ».
« — Mais s'ils viennent qu'ils soient les bien venus !
mets ta main dans ma poche,
et prends la maudite clef
pour chercher du vin doux ;
qu'ils en boivent mais qu'ils ne puissent pas le faire
ressortir de leur corps
et que le vin s'y transforme en poison ;
et étends les couvertures sur le plancher
pour qu'ils puissent s'asseoir,
et sur mon maudit lit,
parce que moi, ma mère, je veux mourir,
mais qu'ils ne m'en veuillent pas ;
et enterrez moi sur la petite colline de Saint-Georges,
pour que mes amies passent par là
me dire : « Bonjour, Ruso ! »
— Bonjour, mes amies ! »

HISTOIRES LOCALES

1. *Țẹrbulŭ a le Stă-Vịnere.*

Dzụ^{u}a de Stăvĭnere, tu ṣạsprăģịngịțị dĕ Alunạrŭ, țe s fạțe pănigịrlu, kụm dzịkŭ pạpeaṷḻi anọṣtri, auạ ṣ doạŭo-sụte de ạṷĭ ģinea ațeạ dzụ^{u}o sịngurŭ nu țẹrbu. Iṣặndalĭ băseạrika, lŭ aflạ lụmea ndzeạnă la băseạrikă ịŭ stăteạ, lŭ tăḻịạ, lŭ fridzeạ ṣ lu mpărțạ tuț, tụtă hoạra kite ụnă muṣkătụră. Lụmea pistipseạ kă țẹrbulŭ lŭ pitrịțeạ Stăvịnirea ta z lu taḻe dzụ^{u}a de pănigịrlu a ḻẹĭ.

Un ạnŭ nụ lŭ alăsạră țẹrbulŭ z dizvruseạskă kụm lŭ alăsạ alạnțăḻĭ-ạṷĭ, ma lŭ arăkịră ịțe adjụmse din pădụre ṣ lu tăḻạră. S alạntulŭ ạnŭ nụ z metavidzụ țẹrbulŭ. S dzîsira atụmțealĭ pạpeaṷḻi kă Stăvinirea u aveạ akățạtă inạtea kățẹ nụ lŭ alăsạră țẹrbulŭ z dizvruseạskă, tă țẹ nụ vrụ mẹla z lu pitreạkă.

Tạtă-ṷo nụ lŭ adjụmse țerbulŭ, tạtă-so lŭ adjụmse.

Contée par :
Gĭạḵlu a lụ Kapẹti, 70 ans (*Nkĭạre*).

2. *N-Paḻohọre.*

J dzîkŭ papeaṷḻĭ kă katakụm oạminḻĭ sĕ adărạră ma sălạgĭ, se useli mụntele ku tụtăḻĭ hoạra ṣ rặulu nu putụ s pleạkă păgọrŭ ṣạse dzîle, de lọklu țe sĭ alăsặ năpọĭ păgọrŭ, ṣ îl kurmặ. Tr' ụnă kăsă kădzụ kukọtlu tŭ ambạre de ģiptu, ṣ aflặ aklọ mănkạre mụltă, ṣ lụmea tụtă lŭ avdzạ kă kăntạ tu lọku aputrusịtụ patrudzîț de dzîle, denda se usełi mụntele ku hoạra dĕadụnŭ. S nụ meta lŭ avdzîră. S erạ hoạra ațeạ dheftera țe sĕ anvạleạ tu lọku ku mụntele stă năsă. Kă aklọ ịŭ-ḻ dzîkŭ la Grẹzḻĭ pặnă ạstădzî, kụm aŭạțe ḻ dzîkŭ N Paḻohọre, vreạ sĕ irạ prọta hoạră. S hoạra dĕ ạstădzî vă s hịbă trịta hoạră, ṣ îḻ dzîkŭ Nkĭạre nụma-ḻĭ, kă̆ ạre dzẹnurĭ mụlte ṣ anạlte nvărlịgalĭ de nụ z veạde soạrle țịnți mẹṣî trŭ ạnŭ. S hoạra dinạparte di rặŭ u kḻimạ manaịnte Tu-Surịnŭ, kă aklọ u veạde soạrle tọtuna.

(Contée par le même).

1. *Le cerf de la Saint-Vendredi.*

Le jour de la Saint-Vendredi, le 27 juillet, quand une grande fête annuelle a lieu et comme nos grands-pères le racontent, ce jour-là venait tout seul un cerf il y a deux cents ans. Sitôt que la messe était terminée, les gens du pays le trouvaient sur la petite colline de l'église où il avait l'habitude de s'arrêter ; on le tuait, on le faisait rôtir, enfin on le partageait, tous les gens du pays avaient leur bouchée chacun. Les habitants croyaient que ce cerf leur était envoyé par la Saint-Vendredi pour qu'ils le sacrifiassent le jour de la grande fête annuelle.

Une année, ils ne laissèrent pas le cerf se reposer comme on le faisait les autres années, mais, à peine était-il arrivé du bois qu'ils le prirent et le coupèrent en morceaux. L'année d'après le cerf ne vint plus. Alors les gens âgés du pays disaient que la Saint-Vendredi était fâchée parce qu'on n'avait pas laissé son cerf se reposer un peu (avant d'être tué) et que pour cette raison elle ne voulait plus le leur envoyer.

Au temps de mon père le cerf ne venait plus, mais au temps de son père il venait.

2. « *Au Vieux-Pays* ».

Les gens âgés du pays racontent que, comme les hommes sont devenus de plus en plus méchants, la montagne s'affaissa avec tout le pays qui se trouvait à ses pieds, si bien que la rivière pendant six jours ne put continuer sa marche descendante à cause de la terre qui s'était affaissée de haut en bas et qui avait interrompu son cours.

Dans une maison, le coq était tombé dans le grenier, il y avait trouvé de la nourriture pour longtemps et tout le monde l'entendit chanter de dessous la terre où il était enseveli, pendant quarante jours depuis l'affaissement de la montagne avec le pays qui l'occupait. Puis on ne l'entendit plus. Le pays affaissé était le second qui se faisait ensevelir par la montagne, parce que l'endroit que l'on appelle encore aujourd'hui « La Gresli » (Aux Grecs), comme ici on l'appelle « Au Vieux-Pays », devait être le premier pays. Et le pays que nous habitons aujourd'hui doit être le troisième, on l'appelle « Nkiare » (Là où se perd le soleil), parce

qu'il y a des montagnes nombreuses et hautes tout autour, qui ne permettent pas au soleil de faire son apparition pendant cinq mois chaque année. Le pays qui se trouve en face, au delà de la rivière, s'appelait dans le temps « Tu-Surinu » (Au pays ensoleillé) », parce que là le soleil fait son apparition tous les jours.

3. *Klịdhuna.*

Tu intrạla a Mạĭlŭi tụte feạtele sĕ adụnă ș l̮ĭạ ụnă stạmnă, ș bạgă năụntru ịțe mușătẹțî ạŭ : neạle, vẹrĭ di urẹkl̮ĭ, flurịĭ, bilidjîk̮ĭ, plọțși pẹrĭ di kusịță, ș kặntă kặndŭ li bạgă năụntru tu stạmnă. S apoa ẹsŭ nafoạră, z dụkŭ tu mụnte ș aklọ ngroạpă stạmna tu lọkŭ. U alạsă tu țạră ọptu dzîle ș dụpă ọptule dzîle z dụkŭ năpọĭ aklọte ș u skọtŭ stạmna ịd tŭ țạră, sî skudẹndalĭ stạmna mutrẹsku tụte năụntru ș kạthe ụnă ș ạflă tịhĭal̮ĭ ș ka ș hịbă tă mărtạre ș ku kạrĕ vă z mărịtă.

3. « *Klidhuna* ».

Au début du mois de mai, toutes les jeunes filles se rassemblent, prennent une cruche, mettent là dedans tout ce qu'elles ont comme ornements : bagues, boucles d'oreilles, médailles, bracelets, ceintures, des cheveux de leurs nattes, et elles chantent lorsqu'elles mettent tout cela dans la cruche. Puis, elles sortent du village, s'en vont à la montagne et enterrent la cruche. Elles la laissent dans la terre pendant huit jours et huit jours passés elles y vont de nouveau, elles déterrent la cruche, et une fois déterrée, elles regardent là dedans toutes et chacune y reconnaît sa destinée, si elle doit se marier et avec qui se mariera-t-elle.

Proverbes.

1. *Nọĭ l hărnịm lọklu, nụ nă hàrneạște.*
Nous entretenons le pays, il ne nous entretient pas.
2. *Lọklu ạre ș ọkl̮i ș urẹkl̮i.*
Le pays a des yeux et des oreilles.
3. *Mụntele di neạŭo nụ sĕ ạspạre.*
La montagne ne craint pas la neige.

4. *Ka pụska kŭ ạĭlu.*

Comme le vinaigre et l'ail (quand on est en désaccord).

5. *Fụm di hĭọḻe !*

Fumée d'anguille ! (Quand on se fait des illusions : « Châteaux en Espagne).

6. *Ka z nụ plặngă ṇiklu, nụ ḻ dạ mặsa lạpte.*

Si le petit (enfant) ne pleure pas, sa mère ne l'allaite pas.

7. *Mutreạme k ụn sté mutrẹsku ku dọḻi.*

Regarde-moi avec un œil pour que je te regarde avec les deux.

8. *Tịne nụ băgạș pihịța nkạpu.*

Toi, tu n'as pas encore porté le mouchoir sur la tête (pour les jeunes filles qui n'ont pas porté la coiffe spéciale des femmes mariées).

9. *Ku pihịța nkạpŭ sté vẹdŭ.*

Que je te vois porter le mouchoir sur la tête (Que je te vois mariée).

10. *Vuḻie bụnă i pặndză șkụrtă.*

Que ta pensée soit bonne, ou que ta toile soit courte (ou que tes jours soient courts).

11. *Sănătạte ạu ș yifțâḻĭ ma sănt ku kụrlu afoạră !*

De la santé les forgerons aussi en ont, mais ils sont nus (ils n'ont rien à se mettre sur le dos).

12. *Kạsă anvălịtă. Kạsă (ou tșățịe) dizvălịtă.*

Maison couverte (famille honnête). Maison découverte (famille malhonnête).

13. *Dụpă ploạĭe kătșụla.*

Après la pluie le capuchon (trop tard).

14. *Bạgă lọsturlu mạĭa.*

La vieille met le verrou (précaution).

15. *Om ku ọm angịŭ sé andumusẹsku.*

Les hommes se rencontrent vite les uns avec les autres.

16. *Peạștelĕ atsel mạrle mạnkă ṇịklu.*

Le grand poisson mange le petit.

17. *Adjụtăṇĭ s ț adjụtŭ ș apụkă me stĕ apụkŭ.*

Aide-moi pour que je t'aide et attrape-moi pour que je t'attrape.

18. *Di rặu kutruburạtŭ z nụ tĕ aspạri.*

N'aie pas peur d'une rivière troublée (toute chose ou toute personne calme est plus à craindre qu'une personne en colère).

19. *Dumnidzăŭlu are mulți okli.*

Dieu a beaucoup d'yeux (donc voit tout).

20. *Dumnidzăŭlu nu beą ģinŭ kă beą apă.*

Dieu ne boit pas du vin mais de l'eau (c'est-à-dire il n'oublie jamais : le vin fait oublier).

21. *Dhinamea a Dumnidzăŭli easte mare.*

La puissance de Dieu est grande.

22. *Kukojlu íŭ kade? tŭ ardhățină.*

Où tombe la noix ? près de la racine (les enfants ont les défauts de leurs parents).

23. *Koada perlu ŭ are dinăpoi.*

C'est derrière que la poire a sa queue (pour les défauts que l'on ne voit pas).

24. — *Afendi, bagă ntheam dĭ apă sĕ adap gárdina.* — *Aprilo, toarnănĭ apa kă skăpai.*

Seigneur, donne-moi un peu d'eau pour arroser mon jardin. — Eh toi ! je n'ai plus besoin d'eau car j'ai fini (celui qui n'est pas reconnaissant).

25. *St un kukoju ģierminosŭ un kukotu kipitosŭ !*

Sur une noix vermoulue (piquée de vers) un cop pouilleux ! (choses et personnes sans valeur).

26. *Omlu z veade di t narea lĭ.*

On reconnaît l'homme d'après son nez.

27. *Luplu ŭ are zverka groasă, kănd ș adară lukrul singurŭ.*

Le loup a le coup gras quand il fait ses affaires tout seul.

28. *Gălina beą apă ș mutreaște la Dumnidzău.*

La poule boit de l'eau et regarde Dieu (signe de reconnaissance).

29. *Gălina arâmăndalĭ tu loku ș skoate oklilu.*

La poule qui fouille la terre avec ses pattes, se crève les yeux (pour ceux qui ne se tiennent pas tranquilles).

30. *Omlu di parŭ-paru vă l intră văr tu păntikă.*

L'homme qui marche sur les pieux d'une palissade en recevra un dans le ventre.

NOMS DE LIEUX

1 *La-Buĭanlu*
2 *Nsurinŭ*
3 *La-Punte-dĭ-Amințu*
4 *La-Grijlu*

5 *Murumentul-al-Flevu*
6 *La-Toki*
7 *Tü-Aluni*
8 *Mpade-la-Pulinlu* [*Ndjam-tepe*]
9 *Mpolitșoare*
10 *Mpulițä*
11 *La-Fäntäna-arațe*
12 *La-Sïoputü*
13 *Nfagu-Scriptu*
14 *Mperitoare*
15 *Djuglu-dï-Amerü* [*Ndjam-Hortara*]
16 *La-Kesarï*
17 *La-Fiü*
18 *La-Mutșara*
19 *La-Subreșî*
20 *Ntșuma-a-Bardhele*
21 *La-Käldare*
22 *La-Gärleșî*
23 *Nputatșä*
24 *L'Ardzäle-nkälțate*
25 *Nvalea-a-Mengulï*
26 *La-Kakäkînle*
27 *Nrudzelü*
28 *Ntșuma-a-lü-Tsimbidhi*
29 *La-Urekli* [*Mavrovune*]
30 *Mpade-n-laku*
31 *Mpade-lungä*
32 *Nkïetrile-albe*
33 *La-Ploatșä*
34 *La-Toakä*
35 *La-Rănoasa*
36 *Nkirü*
37 *Nkätarä*
38 *La-Vrise*
39 *La-Sirinli*
40 *La-Stogu*
41 *Nvälea-a-Gifțîlor*
42 *La-Meanlu-ațel-roșlu*
43 *Nräu*
44 *La-Stämärie-di-su-hoarä*
45 *La-Ginikola*
46 *La-Gïulïaüa*
47 *La-Stämärie-di-su-kïatra-roșä*
48 *La-Verlu*
49 *La-Tizä*
50 *La-Olni*
51 *La-Bufa*
52 *Nğinețsî*
53 *Nkäșärețî*
54 *Su-Tșukä*
55 *La-Mändäni*
56 *La-Gigorü*
57 *La-Gure*
58 *Su-kïetrile-albe*
59 *La-Measa-a-kätușälei*
60 *La-kïatra-ku-sare*
61 *La-Grezli*
62 *La-Hane*
63 *Npalohore*
64 *La-Guva-a-lupli*
65 *La-skurarli*
66 *La-Krute*
67 *La-Livädzî*
68 *La-Sirinli*
69 *Nsulatina*
70 *N Djugu*
71 *Tu-Välurï*
72 *La-Gïuzel-tepe*
73 *Mpäzle-Märi*
74 *La-Fäntäna-Mare*
75 *Nvälea-Mare*
76 *La-Dhokime*
77 *La-Gatșlu*
78 *Nskinișoare*
79 *Tu-Pärnäri*
80 *Tu-Bradzî*

81 *Nkoastă*
82 *Nfădzętu*
83 *Tu-Skąmnu*
84 *La-Vlitorŭ*
85 *Stră-Lundzi*
86 *La-punte-di-Nkĭare*
87 *Răulŭ-a-lŭ-stasi*
88 *Mandra-Hodja*
89 *Mparąsa*
90 *Gura-din-Trăptiște*
91 *La-saranda-rahes*
92 *La-Babălŭ* [*La-Tikęlŭ*]

QUELQUES NOMS DE FAMILLE

Kola a lŭ Tatąni (le mari)
Tsalŭ[1] *Kola a lŭ Tatąni* (la femme)
Mihąl a lu Varsąni (*țal Nihăl a lu...*)
Gĭorğilŭ a lŭ Kutșamąni
Gĭaklu a lŭ Pazmąni
Kosta a lŭ Kukubąni
(*Tęğlu*) *a lŭ Kăhrimąni* (prénoms non exacts)
(*Dąșlu*) *a lŭ Basdąni*
(*Nąșlu*) *a lŭ Skăbărînă*
(*Silŭ*) *a lŭ Gina*
Hristul a lŭ Guvaili
Haralambul a lŭ Gurguli
Trandąfil a lŭ Balabęku
Gĭąnlu a lŭ Bęku
Thanasąklu a lŭ Mandęku
(*Tąklu*) *a lŭ Barsuki*
(*Sikă*) *a lŭ Tambęki*
(*Spirlu*) *a lŭ Tșumbiku*
(*Gușlu*) *a lŭ Baldjoi*
Kuląklu a lŭ Pihtu
Alęxandhrul a lŭ Kapęti
Thodhurlu a lŭ Mąndi
(*Goglu*) *a lŭ Pușu*
Mitșlu a lŭ Tibu
(*Mitrul*) *a lŭ Tșąră*
(*Nąki*) *a lŭ Kornuti*
a lu Pąfi, Olșu, Pęku, Jąbri, Florŭ, Suli, a lu Dęlfă, Piu, Dąlă, Pąscu
Rușa a le Prefleąse (noms féminins)
Sisa a lŭ Hăhămiku (seul nom d'origine juive).

[1]. *țalŭ* = *ațeą a lŭ* = { celle de... / la femme de...

TABLE DES MATIÈRES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS. — MCMXXXIV



METSOVO (*Amințșŭ*). — B. R.



METSOVO (*Amințșŭ*), BOURG MACÉDO-ROUMAIN DU PINDE. — B. R.



Cultivateur-berger valaque. — B. R.



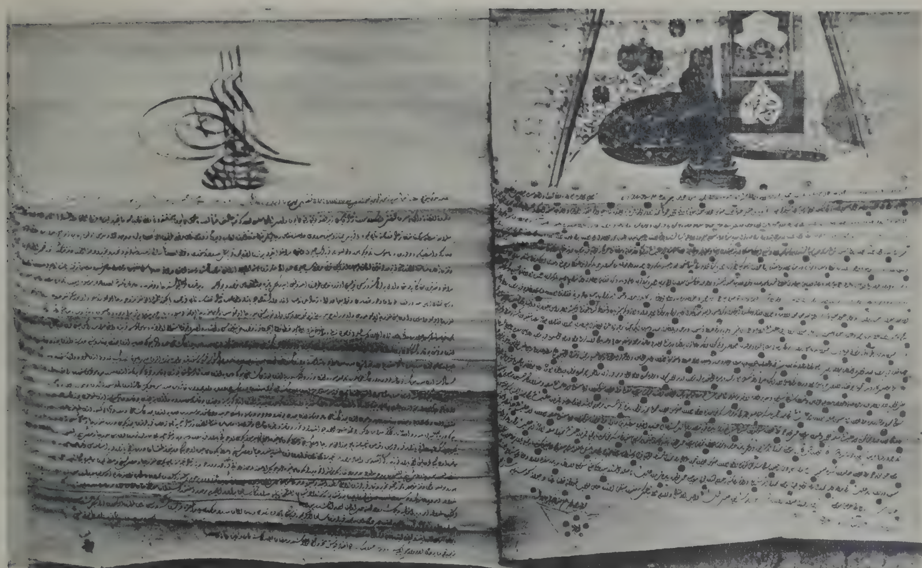
Stèle funéraire. — B. R.

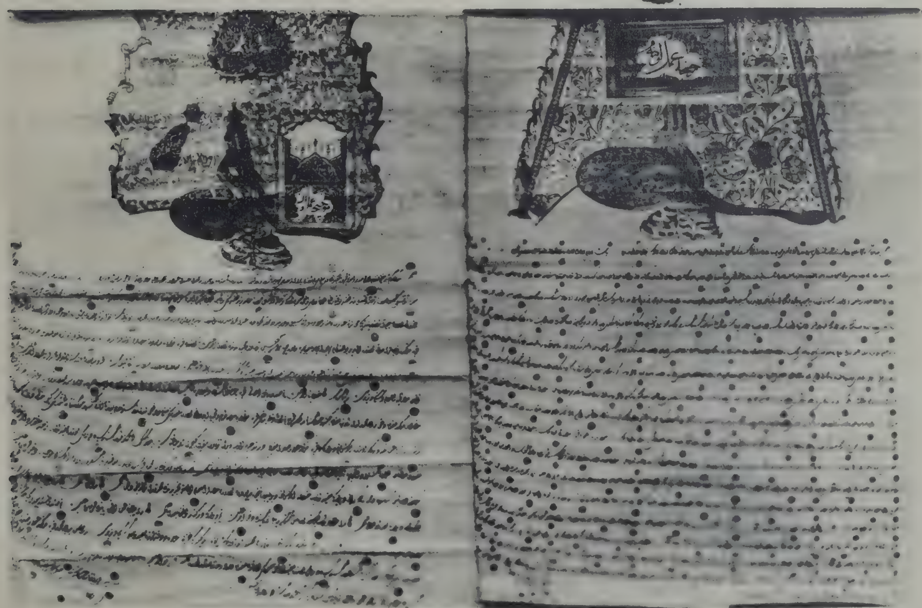


Murs dits Pélasgiques. — B. R.

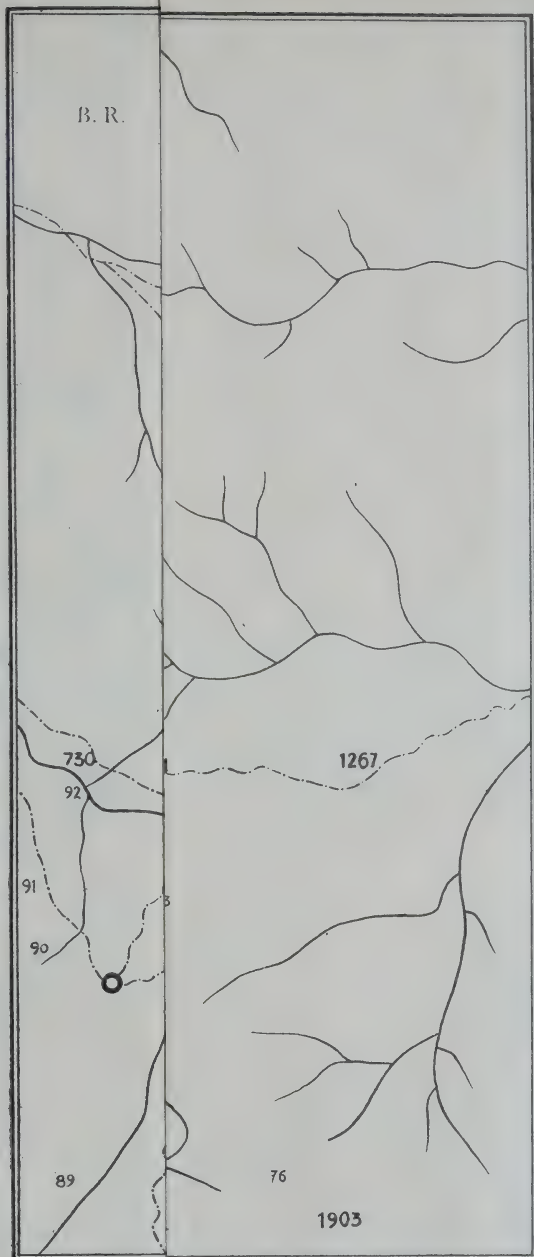


Famille macédo-roumaine du Pinde. — B. R.





Firmans. — B. R.

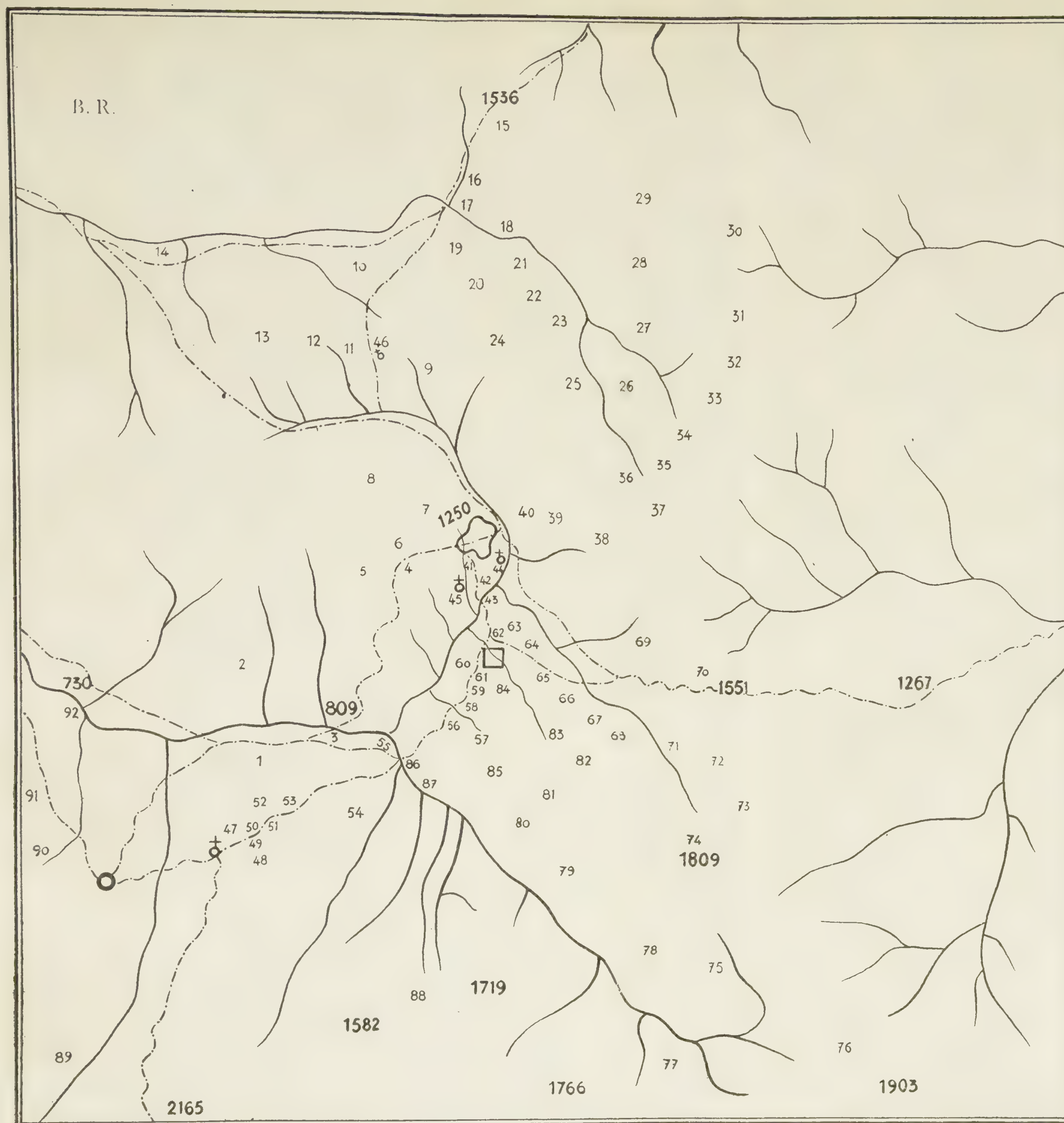


o : altitudes, au-dessous : toponymie.

. 51-53].

Quartier *a, La-Pịșkă, La-ģifțî (vạlea-a-ģifțîlor).*

Places : *Tu-pạde-la-băseạrikă, Tu-pade-la-băkạlŭ, Ndzutặnă.*

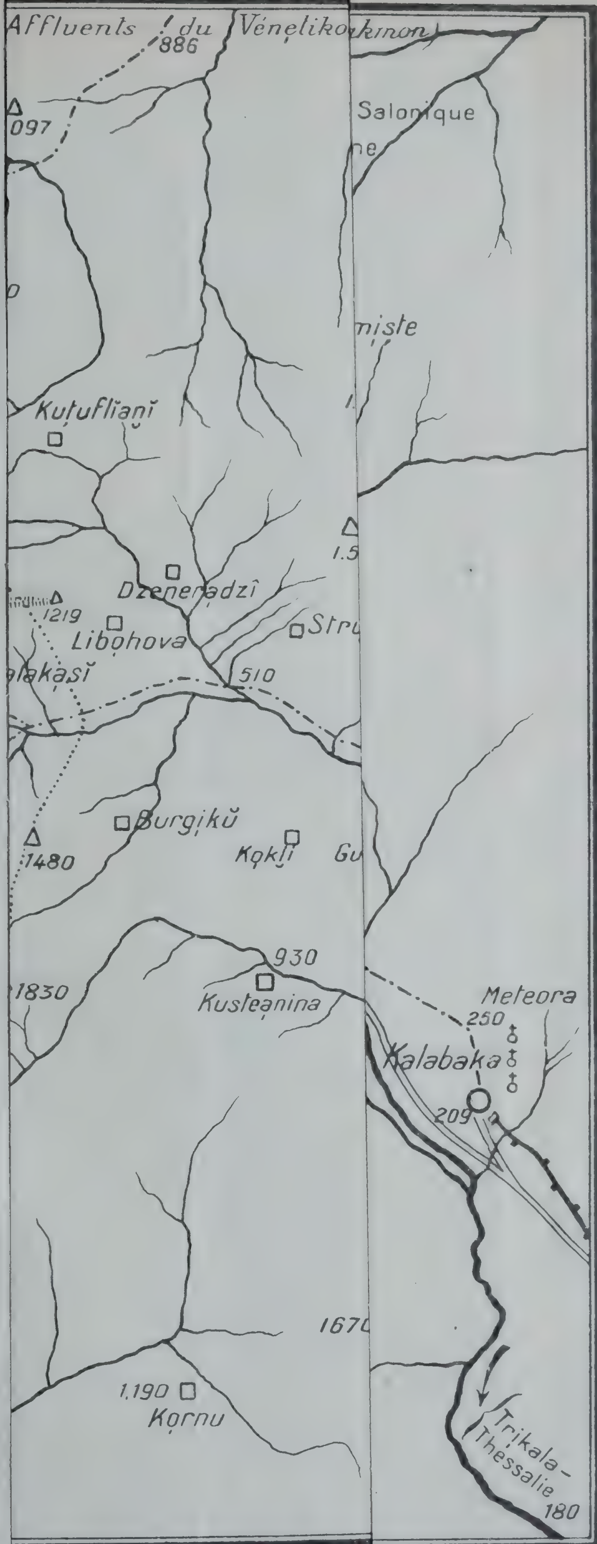


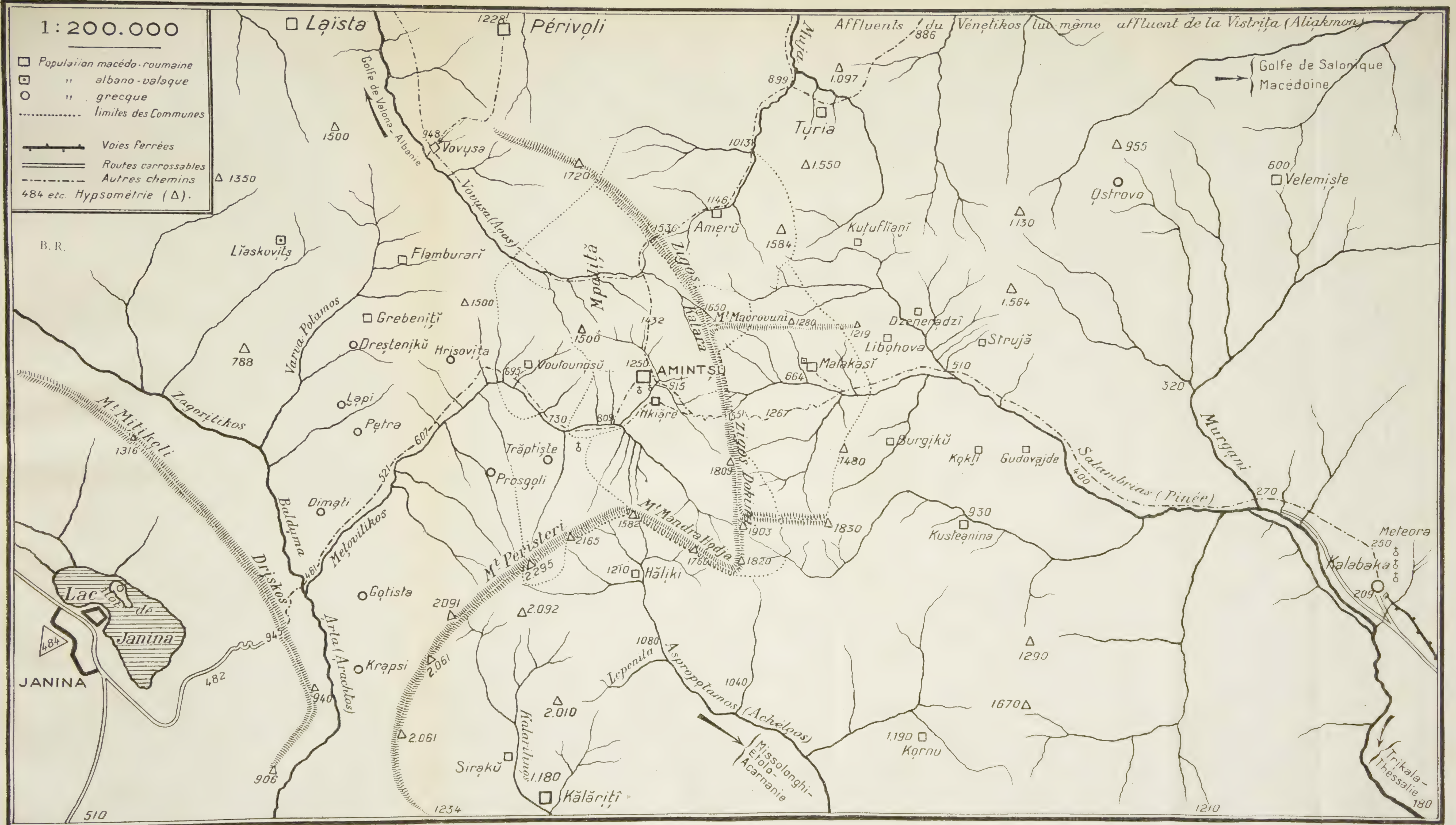
1 : 100.000. — Chiffres au-dessus de 100 : altitudes, au-dessous : toponymie.

TOPONYMIE DE *Amịntṣu et Nkĭạre* [voir liste pp. 51-53].

Quartiers de *Amịntṣu : La-gĭọṣaṇĭ, Kặmpurĭ, La-Sụṣaṇĭ, La-Kịṣa, La-Pịṣkă, La-ģifṭî* (*vạlea-a-ģifṭîlor*).

Places : *Kặmpurĭ, Tu-pạdea-a-ģrămăṭiklŭi, Tu-pạde-la-ģiutreạdha, Tu-pạde-la-băseạrikă, Tu-pade-la-băkạlŭ, Ndzeạnă-la-Djugạsturŭ, La-ọlṇi, L'aģi-ģĭọrģi, La-gụră, La-făntạnă.*


Affluents du Vénelikokinon
886
097
Salonique
niste
Kutufliani
Dzeneradzî
1219
Libohova
Stru
alakasi
510
Burgikŭ
1480
Kokli
Gu
930
1830
Kusteanina
Meteora
250
Kalabaka
209
1670
1.190
Kornu
Trikala-
Thessalie
180


1:200.000
Population macédo-roumaine
" albano-valaque
" grecque
limites des Communes
Voies Ferrées
Routes carrossables
Autres chemins
484 etc. Hypsométrie (Δ).
B. R.
Laïsta
Périvoli
Affluents du Vènetikos lui-même affluent de la Vistriţa (Aliakmon)
Golfe de Salonique
Macédoine
Golfe de Valona - Albanie
Vovusa
Vovusa (Aoos)
Turia
Ameru
Kutufliani
Ostrovo
Velemiste
Liaskovits
Flamburari
Mpalita
Zigos
Katara
Mt Mavrovuni
Dzeneradzi
Libohova
Strujă
Grebeniţi
Dreşteniku
Hrisovita
Voutounosu
AMINTSU
Malakasi
Varva Potamos
Zagoritikos
Mt Mitikeli
Lapi
Petra
Nkiare
Trăptişte
Prosgoli
Burgiku
Kokli
Gudovajde
Salambrias (Pinée)
Murgani
Dimati
Baldyma
Metovitikos
Mt Peristeri
Mt Mandra Hodja
Zigos Dokimi
Kusteanina
Meteora
Kalabaka
Lac de Janina
JANINA
Drişkos
Gotista
Hăliki
Arta (Arachtos)
Krapsi
Lepenita
Aspropotamos (Achéloos)
Missolonghi-Etolo-Acarnanie
Kornu
Trikala-Thessalie
Siraku
Kalarlitiko
Kălăriţi


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 084961637